

le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN
Belgique 45 fr.
Congo 60 fr.
Etranger 60 ou 75 fr.
C. Ch. Post. 2853-74

Le patriotisme est à son comble !

Le prince Léopold reçu à Wasmes, sans incident !

La Brabançonne jouée à Gand, sans incident !

Chaque dimanche que Dieu fait — et il en fait, le bougre ! disait Alphonse Allais — on inaugure un monument. C'est toujours un monument aux morts bien que, quoi qu'on en dise, M. de Soete n'en soit pas toujours le fournisseur. Mais le nom du sculpteur est sans importance. Comme aussi les noms des morts.

Ce qui importe, c'est le monument. Ce qui compte, c'est l'inauguration.



Acclamations spontanées à Wasmes.

C'est bien pour cela qu'on avait déjeuné l'autre dimanche, à Wasmes, Son Altesse Royale le prince Léopold en personne pour dévoter le beau monument aux morts de la grande guerre que les industriels de cette région s'avisent, après quinze ans, de consacrer aux héros de 1914-1918.

Entre nous, ils y ont mis le temps, les industriels de Wasmes. Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire. Et la magnifique démonstration de Wasmes a prouvé — il faut le dire, comme les journaux l'ont dit — que la population boraine était plus que jamais attachée au Régime, à la Couronne, au Roi, à la Dynastie, aux Lois, à l'Autorité, à l'Armée, et même à ses morts.

D'ailleurs, c'est vrai. Il n'y eut, l'autre jour, à Wasmes, que d'enthousiastes acclamations à l'adresse de l'héritier du Trône, il n'y eut que délirantes manifestations de patriotisme, et c'est avec un ensemble émouvant que fusèrent les cris de : « Vive le Prince ! Vive les morts ! Vive Fauvian ! »

Fauvian ? Fauvian, c'est le bourgmestre de Wasmes. C'est même, puisqu'il faut tout dire, un membre de la Fédération socialiste républicaine de l'endroit. Je vous entends : cette qualité de républicain vous fait frémir. On aurait pu craindre que le premier citoyen de Wasmes ne fût quelque réserve à accueillir l'héritier présomptif. Eh ! bien, pas du tout.

Il a été très chic. Et pour mettre tout le monde à l'aise, c'est lui, tout le premier, qui a crié : « Vive le Roi ! »

Mais il n'était pas seul. Des centaines et des centaines de manifestants ont crié tout comme lui, avec le même cœur, sinon le même accent.

Si bien qu'on se demande pourquoi il y avait tant de gendarmes, l'autre dimanche, à Wasmes ? pourquoi tous les civils avaient des souliers cloutés ? pourquoi pas un mineur n'a pu trouver place à côté de la tribune ? pourquoi les actualités cinématographiques n'ont pu fonctionner ? pourquoi les gendarmes se tenaient face à la foule et non au cortège ?

Voilà tout ce qu'on se demande, et pourquoi aussi on fit un tel usage de la brigade des acclamations spontanées alors qu'elles juraient d'elles seules ?

Ce qui n'empêche qu'avec tous nos puissants confrères, nous le déclarons ici : la journée de Wasmes fut une belle démonstration d'unité nationale, de loyalisme et de patriotisme, particulièrement réconfortante à cette heure où les éléments troubles de la population jettent le ferment de la révolte au cœur des masses laborieuses. Et c'est par boutade assurément qu'un journaliste officiel, considérant l'appareil répressif si largement déployé, a pu proférer à l'heure précisément où la petite fête battait son plein : « Mais qui reçoit-on ici : un souverain étranger ou le Prince Léopold ? »

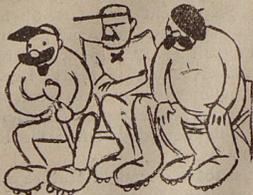
Non, non ! Il faut le dire bien haut : le peuple tout entier reste fidèle à nos institutions. D'ailleurs, la même semaine, nous en eûmes une démonstration supplémentaire. On vit le ministre Lippens se riquer à assister à la séance académique de l'Université.

Bien sûr, c'était audacieux. Mais, vous l'avez vu, tout s'est très bien passé. Que même on a joué la Brabançonne. Et que toute la salle tremblait, non pas de peur mais d'émotion.

Il faut le dire, c'est une grande victoire d'avoir pu jouer dans notre pays l'hymne national, même suivi aussitôt du Vlaamsche Leeuw.

C'est tout à l'honneur de M. Lippens, et que les banquettes n'aient pas incontinent volé à la tête des musiciens, c'est bien la marque de l'esprit profondément patriotique qui anime nos étudiants flamands.

Mais ici encore, il faut le reconnaître, on a eu tort de



Trois étudiants patriotes, à Gand.

mobiliser tant de gendarmes et d'astreindre les étudiants qui voulaient assister à la cérémonie à solliciter une carte spéciale numérotée et nominale. Ce qui pouvait faire croire aux mauvais esprits qu'ainsi l'on pouvait repérer tous les endroits stratégiques et que c'est cela même qui captivait l'absentéisme d'un si grand nombre.

Il faut mépriser ces insinuations ; et ces calomnies, tous les bons citoyens les repousseront du pied, comme dirait justement la Gazette.

Le pays est fort, comme dit la Nation Belge.

Le pays est uni, comme dit le Soir.

Le pays est décidé, comme dit l'Indépendance.

Le pays est prospère, comme dit M. Devèze.

Vive la Belgique ! Vive le Roi ! Pierre FONTAINE.

P. S. — On demande toujours des gars décidés pour s'enrôler dans les forces supérieures de gendarmerie. Bons gages.

LE DIABLE fait des révélations sensationnelles Nouvelle apparition



Le diable a dit : « Abonnez-vous ? »

Il avait dit : Je viendrai mardi à minuit... A minuit exactement, il apparaissait !

Trente personnes peuvent en témoigner ; car nous étions une trentaine au moins. Il y avait là : Henri Vandepitte qui, pour la première fois sortait son uniforme d'académicien, Michel de Ghelderode exorcisait à l'aide de grands pots emplis de bière d'Audenaerde qui est, prétendait-il, l'eau bénite des Flandres, Paul Neuhuys qui, dans un but évidemment publicitaire, avait fait appeler son nom Moerman qui avait mis le vrai masque ayant appartenu à Fantômas, Otto Gerrickx, accompagné de son ami Amédée, René Verboom — le diable fait ermite, — et bien d'autres personnalités encore.

Bref, beaucoup de joyeux diables, experts en magie noire, sciences cabalistiques et démonologiques ; tous ayant eu maints rapports avec le diable pour l'avoir tiré par la queue plus qu'il n'est humain.

A 23 h. 56' précises, nous décidâmes d'éteindre toutes les lumières. Ceci afin de mieux juger de l'effet pour le cas où Satan nous ferait la surprise d'apparaître, comme au Bois de la Cambre, parmi une pluie de

flammèches et de lueurs rouges. L'obscurité régnait donc totale lorsque nous sursautâmes. Il y eut dans l'escalier le bruit d'une chute suivi d'une bordée de jurons. Anxieux, nous attendions...

C'était Lui ! « A-t-on idée, Messieurs, de ne pas éclairer quand on attend une visite », grognait-il et lui-même tourna l'interrupteur. C'était un vieux monsieur, ressemblant assez à feu Woeste. Il boitait légèrement. Il devait s'être vilainement meurtri dans l'escalier.

Pas content du tout, il prétendait que nous avions voulu le moquer, que puisque nous le prenions à la blague, il ne révélerait rien du tout, qu'il n'avait eu affaire jusqu'à présent qu'à des gens sérieux...

Fort ennuyés, à cause des révélations qu'il se refusait à faire, nous nous excusâmes, nous insistâmes sans rien obtenir de lui. Verboom, qui n'avait pas encore bronché, attendait son tour pour intercéder. Il s'y décida et, chose prodigieuse, à peine Lui eut-il glissé quelques mots à l'oreille, que le diable commença à fléchir.

(Suite en page 2.)

750 millions !

La chose est donc décidée ; M. Devèze aura ses 750 millions.

On peut faire beaucoup avec une telle somme : rendre aux vieillards leur pension complète, aider les chômeurs plus largement, prévoir au budget des Sciences et des Arts de quoi empêcher des artistes et savants de croupir dans la misère, sauver quelques milliers de gueux de la famine cet hiver...

Cet or ainsi mué en bonnes et charitables œuvres, serait pluie de bénédictions sur nos pays. Pour certains, quelques dizaines de francs pris sur cette somme fabuleuse seraient planche de salut, promesse de nourriture, certitude de ne pas mourir de froid.

Ces 750 millions, que le gouvernement n'a pas mais qu'il empruntera et, qu'en fin de compte, les contribuables et les ouvriers seront seuls à payer, serviront à besogne mieux en accord avec les aspirations du siècle. Tant de millions, ça fait aussi pas mal de milliers de tonnes de béton (fournisseur : Société Générale), beaucoup de fusils et de mitrailleuses (fournisseur : la F. N., contrôlée par la Société Générale), des tonnes et des tonnes de plaques blindées (fournisseur : Ougrée, Providence et Cockerill — voir Société Générale), des canons dont M. Schneider (allié de la Société Générale) a la spé-

cialité, des obus, des fils barbelés, des aciers, (voyez, voyez toujours Société Générale)...

Sous le signe de la Défense Nationale et de sa rime la Générale, réjouis-toi, peuple de Belgique. On veille sur toi, on te protège avec quel amour !

Quoi ? Tu es pauvre, tu as faim, c'est la crise, rien ne va plus, ta ceinture est serrée au dernier cran... Assez ! Est-ce là du patriotisme ?

Ta misère est bien protégée, que demandes-tu de plus ? Derrière tes murailles en béton, tu tomberas bientôt d'inanition mais l'honneur national et les intérêts de la Société Générale sont saufs !

Ne proteste pas, seul le mauvais belge proteste...

Tu dis que ces murailles n'arrêteront pas les avions dont une escadrille de dix appareils suffit pour réduire en une heure ta capitale en cendres et qu'une centaine d'aéroplanes peuvent en quelques jours empoisonner la surface de toutes tes provinces ? Que le peuple entier périsse ?

Tais-toi ; il ne sera pas dit que ces murs de béton n'aient servi à rien.

Ils dessineront très exactement, les limites de l'immense cimetièrre où dormira un peuple.

Le tien, ô Belge, sans peur et sans reproche !

Au pays de M. Roosevelt

L'édifiante aventure de Diego Rivera, peintre de fresques

Diego Rivera est l'un des plus grands artistes de notre époque. Et il est à coup sûr, le plus puissant peintre de fresques qu'on ait connu depuis ceux de trois siècles. Ses panneaux de Mexico sont célèbres et ce fut cette célébrité même qui détermina le milliardaire américain John D. Rockefeller Junior, à demander à Diego Rivera de se charger de la décoration du building principal de Rockefeller Centre, en voie d'édification à Radio City, au cœur de New-York.

Le peintre accepta, à condition qu'on le laissât libre de choisir ses sujets.

Le mot « liberté » a encore un certain prestige aux Etats-Unis, même aux yeux de milliardaires qui tiennent à justifier par elle la possession de leurs milliards.

— Fort bien, répondit-on à Diego Rivera. Vous avez beaucoup de talent ; nous avons confiance en vous ; vous serez libre de peindre ce que vous voudrez.

Or, et chacun sait cela, le peintre mexicain est communiste, et même communiste trotskyste.

Il estima que dans le building d'un milliardaire, il convenait de ne pas oublier ses conceptions révolutionnaires.

Il se mit à l'œuvre ; il fit l'ébauche de quatre panneaux. Mais au quatrième, un scandale éclata. Diego Rivera avait osé peindre le portrait de Lenine au milieu des marbres de Rockefeller Centre !

Envoilà dans les conseils d'administration, dans les hautes sphères politiques.

On décida de payer au peintre la somme convenue, mais on le pria de ne pas continuer. Et on couvrit de tentures les panneaux subversifs.

Pour expliquer cette décision, on fit passer dans les journaux une note disant que l'examen des maquettes pour les autres panneaux avait révélé une « fantastique interprétation de germes maladiers vus à travers le microscope. »

L'imagination malade de Diego Rivera était désormais condamnée par le solide bon sens américain.

**

Je découvris les fresques du peintre mexicain par le plus heureux des hasards.

Un jour, me rendant à Radio City, j'eus l'idée de passer par le hall de Rockefeller Centre, et j'eus le bonheur de constater que les tentures pudiques avaient été enlevées.

L'ébauche — noir sur blanc — des quatre panneaux était là, devant moi. Et je dois dire que la toute première impression est celle de la force.

Premier motif : Une locomotive énorme, monstrueux bloc de fer, traînée par des ouvriers attelés dans des brancards avec des chevaux et des bisons.

Deuxième motif : A l'avant-plan, des hommes brisés par le travail. Au centre gauche, un homme — Lenine — assis et lisant un livre ouvert. On amène devant lui le cadavre nu d'un ouvrier. Des moujiks accrochés à un rocher regardent la scène avec une expression d'anxiété et d'espoir.

Troisième motif : Des hommes enchaînés paient des blocs de pierre. Des negres sont cloués au pilori. Un contremaitre jouette à tour de bras un negre affaibli. Dans le coin de droite se profile, dominant toute la scène, le portrait de Ford.

Quatrième motif : Sur un plan de buildings, des gens du peuple sont suppliciés au pied de monstrueux canons qui levent la queue vers le ciel.

On fait grimper sur les canons des enfants et un recruteur, tout au sommet, les précipite dans un abîme de tranchées hérissées de baionnettes.

Ces quatre panneaux font vraiment un curieux effet dans le hall de marbre et d'or, où les piliers carrés ont six mètres de tour.

Et l'on comprend mieux l'indignation sacrée qui a dû s'emparer des milliardaires lorsque se replaçant à l'entrée du bâtiment, on contemple la mosaïque qui la décore.

A gauche, un couple. La femme est aveugle, mais l'homme lance un appel au secours vers le ciel, dans la crânite de l'orange et de l'enfer. Du ciel descendent les anges de la religion, de la musique, de l'art dramatique, de la poésie, de la politique et du journalisme.

Au centre, la Pensée tient dans ses bras l'écriture et la Parole.

A droite, un ouvrier et une ouvrière saluent les anges de la Science, de la Physique, de la Biologie, des Sports, de la Philosophie, de l'Hygiène et de la Publicité. Et l'esprit du mal est brûlé dans les flammes.

Tel est l'art que veulent les milliardaires. Le grand tort de Diego Rivera, c'est d'avoir méconnu les anges de la politique et de la publicité.

Faut-il dire que l'opinion publique intelligente, aux Etats-Unis même, s'amuse beaucoup de cette affaire ?

Pierre HUBERMONT.

Le Coin du Hibou

Parlez beaucoup... Ne dites rien !

Vous êtes, rédacteurs du Rouge et Noir, confrères compromettants. Vous dites trop ; vous parlez trop peu.

Vous dites que Schneider arrose la presse belge, que M. Devèze est un grotesque, que la Belgique est l'affaire de la Société Générale, que M. Ansel n'a pas de génie, que la Semaine des produits belges est une fumisterie, que l'Académie est un hospice confortable, que les chômeurs claquent des dents devant le buffet dégrainé. Vous dites... Vous dites beaucoup trop !

Il n'est, cependant, que de prendre exemple sur tant de journalistes qui trouvent parfaitement le moyen d'emplir chaque jour des feuilles plus importantes que la vôtre. Ils ne choquent personne, ils ne ferment point maladroitement les robinets d'où coule intarisablement le jet limpide de la publicité ; jamais de ces proses

séditieuses, de ces révélations troublant l'âme conforme des lecteurs. Imitez-les; eux, ce sont des professionnels du journalisme. Ils vous montrent la manière. Ils parlent de Maurice Chevalier, de l'arbre généalogique de Mistinguett, du chapeau rose de la reine, du cheval du prince de Galles, des pieds du grand chambellan, de la grosse horloge de Strasbourg, de la neige qui tombe ou qui ne tombe pas encore.

Le moindre de ces sujets leur permet de parler tout au long de trois colonnes bien tassées et qui, à raison de 50 centimes la ligne, finissent, tout de même, par représenter quelque chose. Ils parlent tant et plus et jamais ne disent rien. C'est un métier, vous devez l'apprendre.

Vous n'êtes que des amateurs, convenez-en. Pas un numéro où chacun de vous ne trouve le moyen de froisser quantité de gens, des gens précisément qui pourraient vous être utiles (eh! eh!) et qui, sur le pain sec que vous mangez, étendraient volontiers d'épais couches de beurre si vous consentiez seulement à être plus discrets.

Si encore vous vous en teniez à torturer savamment quelques pâles victimes, mais votre zèle s'attaque à tous et à tout. Que

dites-vous?... La vérité?... Pauvres types!

La vérité c'est que vous n'arrivez nulle part, munis de tant d'intransigeance. Que ce soit dans vos articles politiques ou dans vos chroniques littéraires vous y apportez tous une identique rigueur. « C'est bon, c'est mauvais » et vous croyez avoir tout dit. Qu'est-ce qui est mauvais? Tout est tellement relatif! Demandez à Einstein.

Encore que votre directeur soit pour vous le plus pernicieux exemple et semble vouloir démontrer le prestige que lui confère son titre en vous laissant loin derrière lui par la violence et la virulence de ses critiques, laissez-moi, confrères rouges et noirs, écrivains in-conformes, journalistes-phénomènes, vous conseiller prudence et circonspection extrêmes.

Ma sagesse de vieil hibou — ce qui est bien —, de vieil hibou belge — ce qui est mieux —, sait à quoi s'en tenir sur ce chapitre.

Par nature, le hibou est journaliste. Devenez hibou.

Apprenez à parler, à parler longuement et profitablement. Plus c'est long, plus c'est profitable. Pour tout le monde.

Mais ne dites plus rien.

Bubulus BUBB.

L'impérialisme français en Indo-Chine

Nous avons publié la semaine dernière un article dénonçant les faits inouïs qui se passent, à l'heure actuelle, en Indo-Chine.

Nous le compléterons heureusement en reprenant les éléments essentiels rapportés dans une lettre adressée par le « Comité d'amnistie et de défense des Indochinois et des peuples colonisés » au Ministre des Colonies.

Cette lettre (1) révèle dans quelles conditions s'est déroulé le récent procès de Saïgon où en cinq jours furent jugés 120 individus impliqués dans six affaires absolument différentes et sans lien de connexité.

Notons d'abord que la plupart des accusés (qui étaient en prison préventive depuis deux et trois ans ont rétracté les aveux faits au cours de l'interrogatoire. Ces aveux n'avaient été obtenus que par la torture!

En effet, plusieurs inculpés sont présentés à l'audience tropiés pour la vie. L'un d'eux avait le bras fracturé, un autre la colonne vertébrale brisée.

Quant au sérieux apporté dans les verdicts, un seul exemple suffira à l'illustrer. Pour des inculpations à peu près identiques, l'accusé n° 98 est acquitté, le n° 97 est condamné à 5 ans de détention et le n° 96 est condamné à mort!

Qu'on sache maintenant aussi les crimes reprochés et les peines féroces appliquées.

Le-hoc-Bing a tenté de créer des syndicats ouvriers. Cette simple mise en pratique du droit d'association reconnu par la législation française, lui vaut dix ans de détention.

Nguyen-Thai est déporté à perpétuité pour avoir créé des syndicats et invité des ouvriers à se mettre en grève.

Nguyen-Van-Tay subit la même peine pour avoir été un propagandiste...

Pour avoir aidé à transmettre des correspondances, Pham-Kim-Son : dix ans de détention!

Pour s'être affilié au syndicat des chemins de fer et avoir distribué des tracts Nguyen-Van-Loi : vingt ans!

Dix ans à Ngo-Van-Ngu qui a assisté de loin à une manifestation. Pham-Xuan-Dind a as-

sisté à des manifestations et est syndiqué : 15 ans!

J'arrête la liste. Pour des faits aussi graves, certains Annamites furent condamnés à mort.

Dans ces conditions, ne trouvez-vous pas que quand M. Daladier affirme que « la France est la dernière tranchée de la Liberté », il va vraiment un peu fort?

LA SEMAINE PROCHAINE :
La chronique musicale.
Le dictionnaire subversif...

Le Diable a fait des révélations sensationnelles

(Suite de la première page)

Lors, le vieux Monsieur, — qui était Satan en personne — nous pria de nous asseoir. Lui-même s'appuyant au dossier d'une chaise s'appretait à faire sa déclaration, lorsqu'il hésita...

« ...Messieurs, dit-il, des apparitions se sont produites trop souvent en ce pays au cours de ces derniers mois pour que vous ne nourrissiez, sans doute, à cet égard quelques préjugés? Désirez-vous que je vous apparaisse baigné de lumière comme la Vierge, avec ou sans feu d'artifice, sur le dos d'une truie ou en tout autre appareil... S'il vous faut cela pour croire en mon identité, je suis prêt à m'exécuter... »

« Ce serait beau, dit Verboom. »

« Mais c'est tellement fatigant, se plaignit le diable. Vous comprenez, de siècle en siècle, je me fais plus vieux. Enfin si vous voulez... »

« Laissez, intervint Vandeputte, nous sommes en famille. — Merci, Messieurs, dit Satan, je me disais bien que vous étiez gens d'esprit. »

Lors, il se prit à réfléchir. Il s'excusa, il n'avait pas encore eu le temps de songer à ce qu'il allait révéler.

« Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, demanda-t-il. Au fait, que révèle la Vierge à Beauraing? Elle ne s'est certainement pas mise en frais d'imagination, ce n'est pas son habitude. Elle a demandé une chapelette, dites-vous? Je ne peux pas vous demander ça... »

Lors, brusquement tout son visage s'illumina.

« Messieurs, voici mes révélations, elles seront brèves et aussi désintéressées que celles de Beauraing. Voici :

Et brutalement, il disparut dans un nuage de fumée noire qui obscurcit toute la chambre. Lors, une voix inhumaine, une voix profonde et immense s'éleva crescendo :

Abonnez-vous! ABONNEZ-VOUS! ABONNEZ-VOUS!

AU ROUGE ET NOIR

**

Telles furent les révélations authentiques du diable. Car ce diable était un fameux bon diable! Un diable intelligent et surnaturellement commercial...

Aimez-vous

...VOIR EXPRIMER DES OPINIONS INDEPENDANTES?
...LIRE DES ARTICLES ANIMES DU SEUL SOUCI DE LA VERITE?

...QUE LA PENSEE LIBRE S'EXPRIME EN TOUTE LIBERTE?

DANS CE CAS

Abonnez-vous au Rouge et Noir

8 frs.	Jusqu'à fin 1934 → ABONNEMENT : ← Jusqu'à fin 1933	50 frs.
-----------	--	------------

Les orateurs politiques devant la justice

A l'heure où paraissent ces lignes, la Cour d'appel de Bruxelles aura rendu son jugement dans les affaires Walter Dauge et Persikoff. On se souvient que le tribunal correctionnel de Mons avait jugé que les propos retenus à charge des ci-devants étaient en dehors de sa compétence. Les juges de Mons avaient fort bien jugé, considérant qu'il s'agissait de délits politiques, les propos tenus par les orateurs poursuivis ayant un sens, un but et une portée évidemment politiques. Reste à savoir comment la Cour d'appel de Bruxelles va établir qu'il s'agit d'un délit de droit commun, dans le cas de ces orateurs en appelant à l'insoumission dans l'hypothèse d'un appel aux armes.

M. LE PRESIDENT

Le Président qui a dirigé les débats, c'est celui qui s'est illustré déjà dans le procès communiste d'il y a quelques années : M. Winckelmans.

Nous ne mettons en doute ni sa science juridique, ni sa sérénité, ni son intelligence. Pour en donner de savoureux témoignages nous citerons deux traits qui égayèrent les audiences de ce fameux procès communiste.

Tandis qu'un des avocats exposait à la barre (comme on le fait aujourd'hui pour démontrer la vénalité de la presse) que l'industriel allemand Hugo Stinnes avait acheté non moins de 200 journaux, le président l'interrompit pour dire :

« Deux cents journaux! Voyons, Maître, soyez sérieux : comment voulez-vous qu'il lise tout ça? »

A un autre moment, comme on épiquait sur le fait que des russes blancs avaient été jetés à la mer, le Président, voulant renforcer cette déclaration, s'écria :

« Songez donc, Messieurs : des russes blancs! Des blancs comme nous. »

Comme s'il s'était agi de la couleur de leur peau et non de leurs convictions politiques.

Comme on voit, c'est à un esprit d'élite qu'on a confié le soin de juger la pensée volontiers subtile des orateurs poursuivis.

LA CONSTITUTION

Le tout est de savoir si on va respecter l'esprit et la lettre de la Constitution.

Ce n'est pas que les révolutionnaires tiennent tellement au respect de la Constitution, mais puisque les partis au pouvoir s'en réclament, il n'est que juste qu'on exige d'eux qu'ils l'appliquent honnêtement.

Aussi bien, si l'on réclame la Cour

d'assises pour des délits politiques, si délit il y a, c'est que le fait d'être jugé par un jury populaire est la seule garantie donnée à l'homme politique. Sans quoi il ne lui serait plus possible d'exprimer sa pensée puisqu'il aurait à en répondre devant des juges issus souvent du régime qu'il combat. C'est-à-dire que la garantie donnée au politicien par la Constitution lui est retirée s'il doit répondre de ses propos uniquement auprès de magistrats professionnels.

L'avocat général n'aura pas manqué de s'en aviser, lui qui, dans son réquisitoire, n'a pas craint d'établir un parallèle entre les officiers et les magistrats.

Est-il permis de se demander pour que cette comparaison est la plus flatteuse : pour les gens de robe ou pour les gens d'épée?

Pourvu qu'aucun d'eux ne s'avise d'assigner à son tour l'organe — ainsi qu'on dit — du ministère public!

LITTERATURE...

M. Lionel est un petit distrait

Qui est M. Lionel?

Ce n'est pas l'homme-lion de la jure au mur, ni le trapéziste de Mearano. Non, M. Lionel c'est un rédacteur de la Nation belge. Il mène en ce moment une enquête sur les écrivains belges.

Bien entendu, il réserve ses visites, à peu d'exceptions près, aux officiels. Ce qui l'amène à interroger M. Glesener après avoir interrogé M. Rôle. Tous deux sont directeurs au ministère. Le second — M. Rôle — a la visite en sa villa de Tilff pendant les vacances. Il a même écrit complaisamment le charme de cette paisible retraite de Tilff.

Or, à présent, il rend compte de sa visite à M. Glesener et il écrit : « A quelques semaines d'intervalle, nous nous retrouvons dans les locaux de l'administration des Beaux-Arts. Mais, cette fois, au lieu de frapper à la porte de M. Franz Ansel (alias Rôle) nous gravissons l'escalier gemissant qui conduit au bureau de M. Glesener. »

Alors quoi?

Est-ce que les bureaux du boulevard du Régent sont plongés dans une telle atmosphère de quiétude, de repos et de grâce champêtre que M. Lionel ne s'est même pas aperçu qu'il n'était plus à Tilff pendant les vacances, mais bien cette fois, chez Messieurs les Ronds-de-Cuir?

Un petit subversif

Cela peut vous surprendre, mais M. Glesener, directeur général au département des Lettres et des Arts, vient de tenir des propos excellents.

La Nation Belge poursuivant cette enquête d'une éternelle actualité sur « L'écrivain devant la crise » s'en fut l'interroger.

Il a répondu que sept sur dix des ouvrages publiés en Belgique ne valent pas l'effort d'en couper les pages.

Il a raison.

Il a dit que la critique fait indifféremment l'éloge des bons et des mauvais livres.

Il a raison.

Il a ajouté que la Maison du Livre belge à Paris préconisée par M. Georges Rency, il n'y croyait pas un seul instant.

Il a raison.

Il a conclu en disant que du moment que l'Etat s'occupe d'une affaire, elle pourrit sur place.

Il a raison.

Mais vous ne trouvez pas qu'il est passablement subversif ce directeur général au ministère de l'Instruction publique?

Et que va dire M. Lippens?

La littérature qui nourrit son homme

L'Association des Ecrivains Belges va reprendre son activité.

Pour commencer, ce sera un petit Déjeuner, auquel on espère bien que les membres assisteront nombreux?

Et pour suivre?

Pour suivre, eh! bien, ce seront d'autres Déjeuners. Les dates sont déjà arrêtées : 21 octobre, 18 novembre, 16 décembre, etc.

Et après?

Comment après! N'est-ce pas déjà suffisant?
Et dire que le Président de ladite société, c'est l'écrivain — d'ailleurs excellent — qui a écrit le... Pain Noir!

DE DEUX CHOSES L'UNE

Charité bien ordonnée...

Il y a des pères sans cœur, il y a des mères sans âme...

Il y a aussi les braves petits papas qui aiment bien leurs fils. Et qui soignent ces fils à papa, et qui te leur poussent dans le dos, et qui te leur font la courte échelle... Ça, du moins, ce sont des pères nobles! M. Jaspas est un père noble. M. Carton de Wiart en est un autre et M. Tschoffen n'a rien à leur envier.

Sur six postes à conférer au secrétariat de la section belge à l'Exposition de Bruxelles 1935, ces bons ministres en ont réservé trois pour leurs galopins.

« La famille : une des colonnes sur lesquelles repose la Patrie » a dit ou a déjà dû dire M. Jaspas dans ses discours...

Après quoi : une « Brabançonne » pour ces Messieurs!

Un beau coup de sifflet

La France s'intéresse fort à la Belgique ces derniers temps : à ses forts, à son armée, à sa politique, à sa presse...

Mais où elle pousse trop loin le sans-gêne, c'est lorsqu'elle charge ses comédiens de venir nous réciter, ici, ce que Claudel a écrit de pire, de plus sombrement idiot, j'entends ses poèmes de guerre.

Que M. Hubeau, professeur à l'Université de Liège, pacifiste et catholique, n'ait pu s'empêcher de siffler cela, c'est tout à son honneur.

Quant à M. Paul Claudel, ambassadeur de France à Bruxelles, touchez-t-il ses droits d'auteur sur les œuvres qu'il nous fait servir dans ces cérémonies officielles?

Vierge et martyr

Le poète-diplomate (sa diplomatie remonte à Charles Peguy) avait mieux à nous offrir que La Grande Attente et La Vierge à Midi. Il a cru préférable d'exhumer ces deux « laissés pour compte » de la guerre que seul dépasse en sinistre stupidité cet autre chef-d'œuvre : Jusqu'à la

gauche mon général! qu'il écrivit à la même époque.

Qu'on juge de La Vierge à Midi par ce seul vers adressé à la Vierge :

« Parce que vous m'avez sauvé, parce que vous avez sauvé la France. »

Ah! la Vierge a sauvé la France? Inutiles, alors, ces millions de cadavres?

Quant à vous! Laissez-nous rire! La Vierge vous a sauvé, M. Claudel?

Ne serait-ce plutôt le Quai d'Orsay où vous vous troviez planqué pendant la guerre?

Parallèle

Le gouvernement se dispose à déposer un projet de loi renforçant les méthodes de défense et de répression contre l'espionnage.

Au mépris, une fois de plus, de la Constitution ce projet révoit, en matière de presse, de peines très lourdes pour les journaux qui auraient dévoilé ce que les « experts » estimeront dangereux pour la défense nationale. Lesdits journaux pourront être suspendus ou interdits. Et l'on pourra décréter l'emprisonnement préventif pour les journalistes poursuivis.

De mieux en mieux!

On se permet de demander quelle sorte de peine, Gouvernement réserve et réserve aux munitionnaires qui ne fournissent et fournissent du matériel de guerre à l'Allemagne?

Ça nous paraît aussi dangereux que de discuter de l'ellence ou de l'opportunité de ses fameuses fortifications.

Fortifiez-vous!

L'affaire depuis longtemps était dans le sac. Normalement, comme chacun le sait, avons l'oreille des ministres avions déjà pu annoncer il y quelques semaines la petite anecdote de 750 millions que réclamait S. E. Devèze.

La presse aux ordres de M. Schneider, il faut reconnaître,

a d'ailleurs donné un sérieux coup de main. O! ces pauvres frontières non défendues, et toute la province de Liège massacrée, et l'industrie textile aux mains de l'ennemi, et nos forts qui ne tiennent pas debout...

En avons-nous entendu des pleurs et des gémissements sur le triste état de notre défense nationale. Certains journaux s'étaient transformés en « Mur des Lamentations ». Un mur en béton bien entendu.

La palme, c'est à l'Etoile Belge qu'il faut la décerner. C'est elle qui a eu cette belle trouvaille et qui l'annonçait dans un chapeau qui tenait une demi-page: Le désarmement c'est la guerre!

Aussi s'explique-t-on son enthousiasme débordant quand M. Devèze a annoncé officiellement qu'il tenait ses 750 millions...

Suite au précédent

La Nation Belge commence cependant à la trouver mauvaise. Alors que, jusqu'à présent, elle détenait incontestablement le record du nationalisme aigu et du patriotisme frénétique, M. Neuray ne peut voir que d'un mauvais œil ces « Indépendance » « Etoile » (aussi belges l'une que l'autre!) et Neptune (qui, lui, est grec) marcher ainsi sur ses brisées.

Et de lancer aussitôt la petite flèche empoisonnée doublée du coup de pied en vache : « Qu'a fait M. Devèze aux NOUVEAUX patrons de « L'Etoile » pour que celle-ci lui assène ces éloges exclusifs et massifs dont on se demande s'ils traduisent UNE MALADROITE RECONNAISSANCE ou une malveillance déguisée... »

Maladroite reconnaissance est fort bon!

That is the question...

Trouvera-t-on un député qui voudra bien s'inquiéter à qui iront ces 750 millions? Qui fournira — moyennant bénéfice raisonnable — le béton, les plaques blindées, les mitrailleuses, etc., qui garni-

LE PEINTRE
Prosper De Troyer
EXPOSERA
du 10 au 20 novembre
GALERIES THEMIS

(1) Reproduite intégralement dans Europe, du 15 septembre 1933.

La démission de Jacques Copeau

Il y a peu de temps, il me fut donné d'assister à une conversation au cours de laquelle quelques personnes, toutes admiratrices de Jacques Copeau, en vinrent à juger sévèrement l'attitude de cet homme intéressant et curieux à plus d'un titre, grand artiste si en lui, inestimable serviteur, créateur, pourrait-on dire, des grandes œuvres dramatiques.

En regard des services extraordinaires qu'il rendit à la cause de l'art, la querelle qu'on lui faisait était d'ordre fort contingent et je l'avoue, mais ceux qui la lui faisaient n'avaient pas tout à fait tort.

Ayant mené campagne pour que Copeau, après l'insuccès de sa candidature — posée par toute une série d'éminentes personnalités — au poste d'administrateur de la Comédie-Française, fut pris aussi modestement que ce soit, au compte de la Belgique, les amis belges de l'artiste reprochaient à cet honnête homme de ne pas prendre au sérieux « ce qu'on avait fait pour lui » ni les cours d'art dramatique qu'on lui confiait voicini un an au Conservatoire de la ville capitale belge. Si les interlocuteurs de ce soir-là avaient osé, ils eussent incontinent, au nom de sa réputation même, invité le nouveau professeur à se retirer.

Les voilà exaucés. Sans avoir jamais donné la moindre leçon, Copeau a démissionné. Et cela n'a fait de tort à personne. Et pourtant ! On n'est pas content par ici.

Rétrospectivement, on prête à Copeau la vilaine arrière-pensée d'avoir voulu, en se laissant nommer à Bruxelles, forcer la main au ministre de l'Instruction publique de France, qui se garda d'ailleurs bien de broncher.

Pour l'édification des fous et l'honneur du nom français, il est bon que les grands hommes, les vrais, soient admirés d'une façon toute désintéressée, étant promis à l'immortalité, ils peuvent mourir de faim pour devenir plus vite immortels.

Mais fermons cette parenthèse. Des gens plus sages expliquent que Copeau n'avait accepté de laisser poser sa candidature au professorat du Conservatoire de Bruxelles qu'avec la perspective qu'il pourrait, par ailleurs, se li-

vrer à la mise en scène, diriger disent certains, un théâtre bruxellois !

Je crois que ceux qui le firent nommer à Bruxelles ne se firent jamais beaucoup d'illusions sur l'activité belge de cette gloire européenne. De leur part, ce n'était, au fond, qu'un geste, un simulacre, d'ailleurs plein de bonne volonté, mais les esthètes, eux, ont cru que « c'était arrivé ». D'où leur désagréable étonnement en voyant que Copeau, après tout le mal qu'on s'était donné pour le faire accepter dans notre Landerneau, ne venait pas occuper la place qu'on avait conquise pour lui.

Pauvre place ! M. Van Straelens, administrateur de la commission du Conservatoire, « interrogé sur les motifs du départ » (il n'y a pas eu d'arrivée !) de Copeau, aurait déclaré : « Aussi désintéressé soit-on, peut-on se suffire des appointements que touchent actuellement nos professeurs ? Les appointements d'un professeur de première catégorie ne dépassent en aucun cas 2.000 francs, ce qui fait, avec les diverses retenues, 1.800 francs. Il en est d'autres dont le salaire n'atteint pas ce chiffre. » Sans compter que Copeau n'ayant certainement jamais songé à se fixer à Bruxelles aurait dû déboursier chaque fois pour pouvoir donner ses cours le prix du voyage Paris-Bruxelles et retour !

La perspective mise à part d'une scène bruxelloise à diriger, cela suffirait à montrer que, pour Copeau lui-même, accepter ce maigre emploi à Bruxelles n'était et ne fut toujours qu'une pure question de forme, que ce fut ou non pour forcer la main aux officiels français.

Reste à savoir si Copeau avait, en honnêteté non mitigée, le droit d'agir ainsi. Il paraîtrait que Copeau n'avait accepté le poste de professeur au Conservatoire que sous la condition d'un essai de quelques mois, mais cet essai il ne l'a même pas fait, puisqu'il a dit

adieu à la Belgique sans avoir réalisé quoi que ce soit.

Les Belges, Monsieur Copeau, sont gens à prendre au sérieux le moindre de leurs actes et surtout quand il s'agit de mouvements d'enthousiasme. Et vous fûtes prudent en écrivant à l'adresse de ce public qui vous aime et vous admire. « Je me permets d'espérer qu'il me sera possible dans un avenir prochain d'acquiescer par de valables services la dette que j'ai contractée envers la Belgique. »

Mais nous vous comprenons, Copeau, nous comprenons que vous ayez toujours désiré revenir et faire œuvre à Paris, rayonner sur l'Europe des lieux où vous attachiez les souvenirs de votre jeunesse, celle qui reste toujours le plus près du cœur des grands artistes, ce Paris que vous avez adoré et que vous fûtes un jour forcé de fuir pour garder intacte la netteté, la pureté de votre action — tandis que les jeunes disciples recueillaient le fruit palpable de votre travail. Nous comprenons que vous ayez préféré vivre à Paris, en respirer l'air comme le premier venu des Parisiens que de faire école à Bruxelles.

Voyez-vous, les Belges vous ont offert une place parmi eux avec la générosité candide — et un certain orgueil non moins puéril — d'un enfant qui offre ses bonbons au premier passant qui lui sourit, mais ils n'ont pas compris que leurs bonbons n'intéressaient pas le merveilleux passant que vous étiez.

Non, non, il ne serait pas dit que vous finiriez vos jours entre le Palais de Justice de Poelaert et le Petit-Sablon.

Paris vous a rappelé enfin. Vous n'aviez pas quitté la ville, certain que vous pourriez un jour arrêter vos pas de flâneur et vous remettre à l'œuvre au seul endroit où l'on puisse vraiment vous imaginer.

Vous vous réjouissez maintenant « de surveiller sur une grande scène, celle de l'Opéra », « Florence et Santa-Croce » vous ayant « donné le goût de l'espace ».

Ouvrons donc les mains sans le moindre regret.

Henry FAGNE.

Qu'est-ce qu'un écrivain révolutionnaire ?

Je me suis tout de suite posé cette question après avoir lu, l'autre jour, l'article que Pierre Autry consacrait au roman de L.-F. Céline. Question très irritante, après tout, et les erreurs qu'il me semblait découvrir derrière l'assurance de Pierre Autry, les étranges confusions de valeurs, n'étaient pas faites pour l'éclairer. J'ai dit ailleurs (1) ce que je pense du *Voyage au bout de la nuit*; je ne veux pas y revenir. Mais il me paraissait important d'examiner, comme peut le faire tout homme de bonne foi, les caractéristiques marquantes qui peuvent valoir à quelqu'un ce titre, très recherché actuellement, d'écrivain révolutionnaire. Qu'on ne voie donc dans ces lignes aucune acrimonie, mais tout au plus un désir, peut-être louable, de débrouiller quelques notions bien confuses.

J'entends bien qu'il est en train de se développer aujourd'hui, chez certains intellectuels, une mystique de la Révolution dont les ravages culturels menacent d'être assez grands. Que ces intellectuels, sortis ou non du prolétariat, se soient aperçus un jour de ce que leurs intérêts n'étaient en rien différents de ceux des ouvriers; de ce que, par conséquent, leurs destinées étaient intimement liées; certes, on ne peut que s'en réjouir. Pour ces intellectuels, la mise de leurs moyens d'action au service du prolétariat dans lequel l'esprit révolutionnaire, en tant qu'élément de lutte sociale, doit trouver des fondements valables, apparaît donc comme un devoir moral urgent. Sur le terrain des revendications immédiates et pratiques, il ne saurait me venir à l'idée d'adopter une autre position. Encore que les graves discussions doctrinales qui partagent les organisations ouvrières et en font trop souvent des ennemies (alors que les fascismes, dangers impérieux, poursuivent une route triomphante) me laissent bien inquiet quant aux résultats positifs des mouvements.

Mais le terrain où je ne parviens plus à suivre ces intellectuels est celui où certains hommes (et je sais trop combien ils sont rares!) poursuivent, pour l'enrichissement des trésors culturels, une besogne qui, en quelque manière, se rattache toujours à cette anxiété du social et à ces positions,

(1) Cf. *Esprit du Temps*, n° 1, février 1933.

plus ou moins nettes, que l'on peut y prendre. La sévérité que l'« intelligentsia » du mouvement révolutionnaire apporte dans ses jugements et la hâte à trouver des problèmes tout résolus dans un domaine où ils le sont moins que jamais, me peine et m'irrite. Que l'on me comprenne bien cependant: j'essaie de me placer ici au niveau de l'homme à qui il arrive cette fortune, ou cette infortune si l'on veut, d'écrire un jour une grande œuvre.

L'article de Pierre Autry s'impliquant certaine position bien nette, il m'a semblé possible de raisonner sur l'exemple qu'il a choisi; d'examiner ainsi les raisons qui font peser sur Céline la suspicion de n'être pas un écrivain révolutionnaire et, par voie de conséquence, de trouver une réponse à la question que pose mon article.

Et, tout d'abord, mettons Pierre Autry en garde contre des assertions aussi manifestement erronées que celle-ci: « Une sorte d'union entre critiques ordinairement divergentes... apportait à l'auteur l'hommage des gens de droite et gens de gauche. Oublierait-on, par hasard, le long article fielleux (2) de M. François Le Grix, entre autres, contre lequel je me suis déjà élevé ici-même? Oublierait-on le scandale du Prix Goncourt et les petites cochonneries de M. Dorcelles? Mais, au reste, ceci importe peu.

Le plus grave reproche qu'on voit faire à Céline serait d'avoir écrit un livre anarchiste et, somme toute, une sorte d'épopée de la révolte individuelle. Aussi, Pierre Autry se croit-il justifié d'écrire: « Mais justement, c'est dans cette impartialité, dans cette neutralité doctrinale que réside, pour nous, la principale faiblesse du roman ». Que l'on pousse cette idée un peu plus loin; que l'on essaie de préciser de quelle doctrine il s'agit, en l'occurrence; sans doute, découvrira-t-on qu'on ne peut mettre en jeu qu'un marxisme très orthodoxe, sans préjudice, d'ailleurs, des plus graves divergences qui ne cessent d'éclater entre ses tenants les plus convaincus. Ce serait donc là le premier caractère, et le plus positif, de l'écrivain révolutionnaire: l'acte de foi public dans les vertus universelles des théories de Marx.

Mais une foi n'est rien, comme chacun sait. Il est essentiel de l'organiser, de l'as-

(2) Cf. *La Revue Hebdomadaire*.

soir sur des bases réelles; d'en retirer, pour soi et pour l'action que l'on mène, des bénéfices pratiques. L'idée de l'asservir à une discipline, cependant, n'est pas une chanson nouvelle: Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites, l'avait bien chantée, en son temps. Et en vertu de cette nécessité, les mystiques, les illuminés qu'un feu clairvoyant brûle parfois, seront immédiatement suspects: «...Toute la différence qui fait d'un révolutionnaire un homme discipliné, conscient, volontaire et un révolté qui a des cris bien étonnants, mais qui reste sans attache avec la réalité, etc. (Pierre Autry, passim) Un caractère, non moins important, de l'écrivain révolutionnaire s'établirait donc de soi-même: le héros (ou l'écrivain, car Pierre Autry n'insiste guère sur ce point) devrait être justement cet homme discipliné, conscient, volontaire. Mais encore. Dans quelles règles établir cette discipline et de quelle manière exercer cette conscience? La discipline consistera-t-elle à répéter docilement les mots d'ordre transitoires d'un parti, fut-il communiste? La conscience, sera-ce de conjuguer la dialectique marxiste aux temps de tous les personnages que l'on choisira pour un roman ou des sentiments que l'on placera dans un poème?

Enfin, nous voici sur la trace d'un troisième caractère; car, Pierre Autry dit plus loin: « Le livre de Céline n'appartient à personne et surtout pas à nous... il se place de lui-même en deça du prolétariat et au delà de la bourgeoisie. » Il serait donc nécessaire d'écrire des livres qui appartiennent au prolétariat et, j'imagine, de la même façon que, pour faire œuvre d'écrivain catholique, il faut avoir des héroïnes chastes, qui ne fassent l'amour que dans le sacrement du mariage.

Il est bon de s'arrêter parfois devant des réflexions comme celles-ci et de vérifier, dans la mesure de ce qui est permis, les fondements d'une formule à laquelle les meilleurs esprits veulent se rallier. Il est bon d'installer des données dans un climat critique. Aussi bien s'aperçoit-on rapidement, de la sorte, combien on risque de se laisser mener par des apparences.

J'accepte bien volontiers que l'établissement de la notion d'écrivain révolutionnaire soit conduite avec le souci d'élever à la culture un caractère d'éléments de privilège de classe et de faire prendre au prolétariat des armes dans un domaine bourgeois à installer, autant qu'ailleurs, la dictature. Il n'est pas nécessaire pour d'imposer à une formule des contingences aussi étroites, aussi manifestement limitées

LE THEATRE ELIZABETHAIN

par Michel de Ghelderode

l'énorme et complexe problème du Théâtre Elizabethain. Le succès s'explique et s'approuve, à considérer la valeur des rubriques, le courant continu qui les relie, la méthode et la clarté apportées à la construction de ce document qui deviendra vite un parfait instrument de travail. Et si direct que la curiosité y trouvera largement son compte, chez ceux très nombreux qui à ce jour ne flairaient rien de cette prodigieuse époque à laquelle la reine Elisabeth donna son nom mais que des hommes étranges et d'une mesure non commune illustrèrent de leurs œuvres. Les éditeurs des *Cahiers du Sud* justifient avec pertinence leur entreprise en des lignes que voici:

Dans un monde que la faillite menace, et où se multiplient envers la pensée les trahisons méthodiques, il nous a paru nécessaire de mettre à nouveau l'accent sur un moment essentiel de l'homme, renouant un pacte vital avec l'univers, avait atteint à ces hauteurs de violence et de dynamisme qu'on rencontre à la veille des révolutions et choisi pour s'exprimer un des moyens les plus directs et les plus authentiques qu'il ait jamais su se donner: le théâtre.

L'homme de la Renaissance, comme celui d'aujourd'hui, abandonnant des mythes qui n'ont désormais qu'une valeur historique, ne s'attache plus qu'à lui-même: ce monde seul, mais tout entier, s'ouvre devant lui. En dépit de la bassesse où il est tombé, le théâtre possède certaines vertus qui nous permettent de le considérer encore parmi nos moyens de connaissance. La période Elizabethaine nous propose un exemple que nous ne voulons pas refuser.

Que les préfaciers Georgette Camille et Pierre d'Exideuil se

rassurent: le naufragé ne sonde pas à discuter avec la planche du salut. Nous leur ferons toutefois remarquer que leur optique se trouble quand ils situent l'âge élisabéthain à la veille d'une révolution, pour établir leurs judicieux parallèles. Cette révolution européenne à laquelle les hommes de la Renaissance durent leur épuration et leur grandeur battait son plein, vague de fond venue du moyen-âge. L'exemple proposé n'en reste pas moins à suivre. Mais laissons Edmond Jaloux définir, en puissance, l'esprit élisabéthain:

Si je pense à l'époque élisabéthaine, je vois une masse formidable d'œuvres et d'hommes, un océan de poésie, tumultueux, chaotique, toujours en mouvement, et au-dessus de cela la figure si profondément humaine, c'est-à-dire à la fois angélique et démoniaque, de Shakespeare. Jamais, même au V^e siècle à Athènes, même pendant le romantisme européen, l'homme ne s'est à ce point exprimé; l'homme tout entier et non comme pendant notre XVII^e siècle, un certain type d'homme, corrigé par la civilisation et raisonnant sur ses sentiments plutôt que de les ressentir.

C'est nettement parler et cela s'adresse non pas aux professeurs qui jusqu'à ces temps se réservaient le monopole d'analyse des œuvres du grand siècle anglais; cela s'adresse aux milliers de roseaux pensants ployés sous l'aigle 1933. Edmond Jaloux poursuit posément:

Si l'on compare ce théâtre aux autres grandes époques, à la tragédie grecque, à la tragédie française, au drame romantique allemand, on s'aperçoit qu'il ne ressemble à rien d'autre et justement parce qu'il a l'air de ne pas avoir voulu être un théâtre. Je veux dire que

chez Sophocle et chez Racine, le souci de l'art théâtral, l'importance d'une technique créée et contrôlée en vertu du public, l'emportent sur toutes les autres conditions. Mais dans le drame élisabéthain, ce ne sont pas les caractères qui sont soumis aux lois de l'art dramatique, c'est l'art dramatique qui est soumis aux caractères. Quand les critiques français ont découvert, non Shakespeare, mais ses prédécesseurs et ses contemporains, ils ont été frappés de ce qu'ils appelaient alors l'incohérence de ces caractères et que nous appelons aujourd'hui leur vérité...

Vérité, en effet, par opposition aux « épures psychologiques ».

Après l'aveu de l'effort à produire pour comprendre la psychologie des personnages élisabéthains, tant l'homme a diminué depuis quatre siècles, l'éminent critique laisse courir ces lignes finales, qui n'atteignent qu'indirectement les hommes d'aujourd'hui, mais frapperont au cœur les hommes de demain:

Que l'amour ou la mort, que la trahison ou la misère, que la crainte ou le rêve se présentent devant eux, ils ne réagissent pas devant ces réalités terribles au nom de leur intérêt ou de celui de la société, mais ils voulaient d'abord savoir quelle était la réponse que leur propre personnalité, la plus autonome, la plus libre, la plus farouche tenait prête à ces redoutables questions. Peut-être est-ce là un peu du secret de leur grandeur.

La lanterne dûment allumée par Edmond Jaloux, le lecteur pourra avec sécurité avancer dans les ténèbres apparentes des cryptes élisabéthaines, mais où trentenaires autres lumières s'allument encore, découvrant les multiples aspects de cet édifice qui tient à la fois de

l'abîme et de la cime vertigineuse. Trente-six rubriques nous sollicitent et viennent alimenter notre perplexité. Jean Schlumberger traite des personnages de Shakespeare; Granville Barker des progrès du drame shakespearien; Abel Chevalley de Shakespeare et des poètes élisabéthains. La double intrigue et l'ironie dans le drame est analysée par William Empson. Joseph Aynard dépiste l'exotisme et l'humanisme dans la poésie élisabéthaine. Eugène Jolas s'occupe de la révolution du langage chez ces prodigieux forgerons de mots. Et Pierre d'Exideuil actionne pour la démonstration un des plus pathétiques leviers de ce théâtre: le thème de la vengeance.

La deuxième partie de ce numéro spécial s'adresse plus particulièrement aux metteurs en scène. Philip Carr, H.-R. Lenormand, Louis Jouvet, Armand Salacrou, Gaston Baty nous confondent. Leurs vues sont nettes et on peut affirmer qu'ils furent dans la question, non à côté, et que leur plume est du bois dont on fait les tréteaux. Quelques fragments traduits mènent à la part la plus touchante de ce recueil, celle des atmosphères et portraits d'atmosphères.

Citons quelques-unes de ces apparitions: Thomas Kyd, Christophe Marlowe, Ben Jonson, Thomas Dekker, Cyril Tourneur, Massinger, John Ford, Beaumont, Fletcher, John Lily, Robert Greene, Heywood, Middleton — et leurs médiums, Jean Catel, Louis Gillet, Ed. Roditi, Joseph de Smet, Camille Cé, Koszul, Pierre Mélese, François Fosca, Eliot, Que-neau, Fluchère, etc... et Charles Chassé signant un article sur personnages de la pègre dans le théâtre élisabéthain, qui provoque l'envie d'aller revoir l'Opéra de quat'sous...

Mais nous serions incomplet en ne signalant pas la capitale étude de Georgette Camille sur les travestis. Peut-être, détournées les lampes sourdes surgées ci-dessus, est-ce la plus foillante, et jusqu'à un certain point, Pages irritantes et qu'on s'efforce moralement de lire, menant soudain à l'énoncé d'une doctrine:

Si l'on accepte le théâtre dans son sens entier, réel et vivant, qui est celui d'une cérémonie magique...

Pourtant, le mot de la fin appartient à Ribemont-Dessaignes qui, à propos de Webster et de quelques femmes, fort laconiquement s'explique, et qu'on devine infiniment à l'aise devant le gouffre noir sabré d'éclairs du plateau élisabéthain:

Les principaux tourments obscurs de l'homme lui viennent de son instinct sexuel et de ses besoins de violence, ceux-ci dépendant d'ailleurs de ce qu'il est. Le meurtre lui est naturel, c'est un loup, et les événements se chargent de le démontrer. Quarante années de paix, c'est-à-dire quarante années d'obligation de refouler les désirs sanglants sous l'hypocrisie des fleurs sentimentales et morales, ont abouti à la belle ruée que l'on sait.

Et le poète Ribemont-Dessaignes achève l'un de ces valables réquisitoires dont il a la formule:

C'est en ces moments où l'homme paraît se confondre parmi les hommes qu'il reste le plus un homme. C'est dans l'égalité que l'inégalité commence le mieux à se manifester.

Les *Cahiers du Sud* ont droit à l'estime pour avoir recueilli et propagé tant de propos opportuns et qui, remarquons-le, retentissent fortement.

Michel de GHELDERODE.

à des moments de l'esprit. En particulier, je ne crois pas qu'il faille asservir l'écrivain, en tant que créateur, à une doctrine, avant tout économique, pour lui permettre d'animer une œuvre de ce souffle par lequel certains sentiraient leur flamme révolutionnaire ranimée d'autant.

Et d'autre part, on ne pourra jamais exiger de l'écrivain, même de celui qui a le plus de foi en la Révolution, qu'il organise son œuvre en vue d'agir pratiquement sur la personnalité des lecteurs au point de les mettre dans l'état, plus ou moins sentimental, où ils désiraient, de la Révolution, qu'elle s'accomplisse sur le champ et leur laisse prendre une part active à son développement. Car, cette exigence suppose deux postulats, aussi erronés l'un que l'autre.

En effet, l'action sur un lecteur demande, pour s'exercer avec un minimum d'efficacité, certain état de réceptivité créé par des conditions assez souvent contradictoires : un degré de culture, des facultés critiques, la possibilité de raisonner sur des mythes et de faire le départage entre ce qui revient à la réalité immédiate et ce qui rentre dans la création arbitraire. Ce n'est justement pas dans le prolétariat, dont on attend la Révolution, que l'on a le plus de chances de trouver ces conditions réunies. Cela tient à beaucoup de causes sur lesquelles il est inutile de s'appesantir. Mais c'est un fait contre lequel on ne peut rien actuellement.

Si, provisoirement, nous appelons œuvre révolutionnaire celle qui est soutenue aussi bien par un sentiment de révolte vis-à-vis de notre civilisation que par une foi dans certaines méthodes d'action, nous voyons bien que cette œuvre ne peut trouver une résonance que dans un petit groupe culturel. Lequel se déchire de lui-même lorsqu'il s'agit de mesurer directement l'influence et l'importance intrinsèque de la dite œuvre. Déjà, n'entend-on pas, aujourd'hui, dénoncer violemment des postulats, appelés contre-révolutionnaires, d'un livre comme la *Condition Humaine* qui, justement en raison de ces disputes, est en train de perdre sa vraie place. Il en est de même pour l'attitude de Céline en ce qu'elle se dessine derrière le personnage Bardamu.

En second lieu, depuis que la littérature est devenue une puissance indépendante, c'est-à-dire depuis le XVIII^e siècle, elle n'a cessé de jouer un rôle actif de critique à l'égard du social. Une fois encore, il ne peut être question ici de cette littérature de valets qui, de tout temps, a présenté des portraits flatteurs de la société où elle exerce, afin d'en retirer gloire et argent, la littérature des grandes œuvres, au contraire, a toujours été élaborée : d'une part, dans la conscience que la recherche d'une vérité personnelle, d'une vue du monde par des moyens individuels ne pouvait et ne devait se faire que dans une liberté totale et d'autre part, dans un esprit de refus en face de l'époque, la révolte individuelle ayant toujours été le climat le plus favorable pour son développement. C'est donc le non-conformisme aux valeurs spirituelles de l'époque économique dans laquelle on vit (valeurs déterminées par l'occurrence d'aujourd'hui par les multiples pressions de notre civilisation bourgeoise) qui donne à une œuvre son prix, sa puissance culturelle et la dose, plus ou moins grande, d'esprit révolutionnaire. C'est ceci que nous pouvons demander à une œuvre et non pas des mots d'ordre directives d'action. L'esprit ne se résume à un point en formules, quoiqu'on en dise.

achevants, pendant ces dernières vacances la lecture, longtemps différée, de la *Montagne Magique* de Thomas Mann. J'en suis sorti bouleversé et, dans une certaine mesure, transformé. Je venais d'être mis en présence de ce que, naïvement peut-être, j'appelle une très grande œuvre, parce que, dans un monde, un monde bondé d'idées, de formes vivantes, traversé à tout instant par les ombres qui nous assaillent tous les jours : le temps, la maladie, la conscience de ce que nous sommes ou devrions être au regard d'une nature métaphysique, l'amour, la mort... ombres qui sont peut-être aussi importantes que les contingences sociales. Tout ce roman, formidable tant par la longueur matérielle que par la substance, se déroule presque entièrement dans un sanatorium de tuberculeux. C'est dire que l'humanité qui y évolue est assez limitée. On y voit, il est vrai « l'humanisme » Settembrini engagé dans de brillantes joutes oratoires et philosophiques avec le communiste chrétien Naphta. Mais ce dernier est de l'espèce individualiste et rêveuse qui fait bondir un militant.

Dira-t-on aussi que ce livre n'appartient à personne et « surtout pas au prolétariat » parce que, directement, il n'y est pas dit un mot d'antagonismes sociaux bien particuliers ? En viendra-t-on à lui dénier tout espèce de puissance d'élevement humain en raison d'une « neutralité doctrinale » moins vague, je pense, dans l'esprit d'un Thomas Mann qu'un quelconque « soutien doctrinal » ? Comme si le prolétariat auquel on lie sa destinée ne pouvait accepter l'héritage de la culture bourgeoise et y prendre certaines leçons, même des leçons révolutionnaires ! Comme s'il se devait d'extraire, du néant, une culture toute faite qui, par un miracle hypothétique, serait, d'un seul coup, marquée par les caractéristiques de sa jeune puissance ! Je pense qu'il serait bon d'accepter ici, à propos de la littérature révolutionnaire, ce que Lénine disait de la littérature prolétarienne : « Il faut qu'ils (les ouvriers) ne se renferment pas dans les cadres artificiels étroits de la « littérature pour ouvriers » et apprennent à comprendre de mieux en mieux la littérature générale ».

En fin de compte, c'est au lecteur à découvrir la portée généralement humaine des mythes que l'on voit s'élaborer au cours d'un roman, d'un poème. Après tout, il importe de savoir lire ; ce qui, hélas ! n'est pas un privilège dévolu à tout le monde. Il est bien dangereux, ainsi, que des censeurs, plus ou moins qualifiés, se mettent à examiner les œuvres à la lumière d'une définition, basée sur une pétition de principes, de l'écrivain et de sa mission et à jouer les petites commissions de l'Index. Et lorsqu'un roman comme la *Montagne Magique* nous donnera, dès ses premières pages, une clé aussi valable que celle que nous reproduisons en appendice à cet article, ne sentira-t-on pas combien il faut être difficile et sans doute vain, de vouloir à toute force, accorder un crédit démesuré à ce concept tout théorique de l'Écrivain révolutionnaire ?

Mon dessin s'arrête ici. J'ai surtout voulu poser les grandes lignes de la réponse à une question qui, à beaucoup, apparaît urgente et qui n'a rien moins que l'ambition de remettre en lumière les rapports entre l'écrivain et la société, entre une matière utilisée et une mission. J'aimerais voir une enquête s'organiser sur ces bases. Peut-être démontrerait-on que je me suis largement trompé. A chacun de réfléchir à ces données.

George ADAM.

APPENDICE (3)

« ...L'homme ne vit pas seulement sa vie personnelle comme individu, mais consciemment ou inconsciemment, il participe aussi à celle de son époque et de ses contemporains et, même s'il devait considérer les bases générales et impersonnelles de son existence comme des données immédiates, les tenir pour naturelles et être aussi éloigné de l'idée d'exercer contre elles une critique que le bon Hans Castorp l'était réellement, il est néanmoins possible qu'il sente son bien-être moral vaguement affecté par leurs défauts. L'individu peut envisager toutes sortes de buts personnels, de fins, d'espérances, de perspectives où il puise une impulsion à de grands efforts et à son activité ; mais lorsque l'impersonnel autour de lui, l'époque elle-même, en dépit de son agitation, manque de buts et d'espérances, lorsqu'elle se révèle en secret désespérée, désorientée et sans issue, lorsqu'à la question, posée consciemment ou inconsciemment mais finalement posée en quelque manière, sur le sens suprême, plus que personnel et inconditionnel, de tout effort « de toute activité, elle oppose le silence du vide, cet état de choses paralysera justement les efforts d'un caractère droit, et cette influence par delà l'âme et la morale, s'étendra à la perte physique et organique de l'individu. Pour être disposé à fournir un effort considérable qui dépasse la mesure de ce qui est communément pratiqué, sans que l'époque puisse donner une réponse satisfaisante à la question « à quoi bon ? » il faut une solitude et une pureté morales qui soit rares et d'une nature héroïque, aucune vitalité particulièrement robuste. Hans Castorp ne possédait ni l'une ni l'autre, et il n'était ainsi donc qu'un homme malgré tout moyen, encore que dans un sens des plus honorables.

(3) Cf. *La Montagne Magique*, trad. française, T. I, page 52.

Fraîche et gazeuse

Voici un recueil d'études et d'articles que Victor Méric a rassemblés afin qu'une fois de plus, ils aident à dénoncer la guerre qui revient. « Puisse ce faible bouquin être de quelque utilité aux jeunes énergies. Puisse-t-il aider à l'édification de ce qu'on appelle le peuple, et concourir efficacement à l'indispensable besogne de propagande pacifiste. »

Prière humaine que je renouvelle avec V. Méric en tâchant, ami lecteur, de vous communiquer le désir de lire ce livre qui vous édifiera sur ce qui nous attend à la prochaine dernière, « la der des der » pour reprendre le titre d'un autre livre de V. Méric.

Fraîche et gazeuse sera la prochaine, car notre orgueilleuse civilisation pousse sa logique jusqu'à nous offrir les perspectives de la folie de demain.

Le militarisme a vécu, écrit V. Méric, la chimie l'a détrôné. Attila n'est plus le guerrier, Attila, aujourd'hui, c'est le savant.

L'auteur nous parle du rôle de la chimie, des gaz asphyxiants et des bactéries dans la guerre de demain. Nous sommes, comme en 1914, à une veillée d'armes, mais les mobilisés sont les civils, les vieillards, les femmes et les enfants, les combattants dans la tranchée attendront la fin des hostilités.

Avec un cynisme plein de verve mais animé d'une sainte haine, V. Méric peint les visions de massacres futurs, il ne force point les tableaux, la réalité sera pire sans doute, car nous ignorons tous les secrets que détiennent les laboratoires de recherches. Cette guerre, il faut l'empêcher par tous les moyens et la dénoncer ; clamer à tous les vents l'horrible spectacle qui se prépare, car : « La guerre ne peut qu'aboutir à la ruine totale, sans espoir de relèvement des nations qui l'auront décidée ou acceptée. Cela équivaudra à une manière de suicide général des peuples civilisés et particulièrement de l'Europe. Cette dernière affirmation autorise toutes les hypothèses, y compris celles qui paraissent les plus saugrenues et les plus invraisemblables.

Les gaz, tels sont les moyens de destruction qui feront les frais de la prochaine « fraîche et gazeuse » et ici, plagions avec Méric l'Evangile : « Heureux les ignorants car ils sont des héros. »

Le général von Altrich, dans *Das Militär Wochenblatt*, terminait un article en disant : « La prochaine guerre sera beaucoup plus une extermination en masse de la population que jamais. Les armées. »

Vous voilà avertis, messieurs les civils, messieurs les « philosophes ». C'est à tuerie que ne cessent de vous le répéter des sommités du monde scientifique et littéraire.

Je ne m'attarderai point à vous retracer toute la nomenclature des gaz qui, demain, seront déversés délicatement sur les cités et les contrées industrielles par des aérobats puissants.

Non, lisez le livre même, et pour plus de détails consultez celui que publia, voici quelques années déjà, Armand Charpentier : *Ce que sera la guerre des gaz*.

La gamme en est fort belle, horriblement belle dans sa monstrueuse modulation : lacrymogènes et irritants, asphyxiants et cyanhydriques, moutardes et arsines, explosifs et incendiaires. Il y en a pour tous les choix, pour tous les goûts et dégouts. Les uns produisent leurs effets sur la bouche, les autres s'attaquent aux yeux. Les uns paralysent le système nerveux tandis que d'autres se cramponnent aux vêtements, s'attaquent aux parties sexuelles, couvrent le corps d'ampoules.

Souriez, Mesdames et Messieurs, la farce en vaut la peine, elle est digne de notre XX^e siècle.

Et la Science (avec un grand S) n'a pas dit son dernier mot. Mais comment se défendre contre ces inventions diaboliques de savants criminels ?

La seule vérité c'est qu'il n'y a pas de préservation possible contre les gaz.

Ce sont les conclusions auxquelles aboutissent les commissions de recherche pour la préservation contre les gaz.

Pourtant, il ne faut point se résigner et s'avouer vaincu d'avance, mais lutter et, jusqu'au bout, vaincre le monstre, tout est là. Mais comment ?

En le désarmant, en lui enlevant ses armes, en détruisant également sa force spirituelle. Sans doute ici me séparera-je un peu de V. Méric lorsqu'il admet le peu d'importance de l'antimilitarisme, de la désertion, de l'insurrection, la faiblesse de la résistance passive, voire même de l'inopérence de l'objection de conscience.

Ce sont là des facteurs de lutte « spirituels » que l'on ne peut sous-estimer puisqu'ils peuvent concourir à faire accepter, en créant une psychose nouvelle et une nouvelle éthique, l'idée du désarmement qui aidera à combattre la guerre.

Mais parler de désarmement ne suffit pas dans ce monde en démençe pour qu'il se réalise. La perspective même d'une catastrophe n'est pas suffisante pour déterminer les peuples à obliger leur gouvernement de désarmer.

Les hommes sont sourds, Méric, et comme tu l'écris dans ton avertissement : « Il faut taper furieusement sur un ctou » afin qu'il entre « dans la boîte crânienne ».

Mais j'ai bien peur que tous deux nous démissionnerons de ce monde absurde et réintègrerons le néant sans acquérir la certitude qu'ils soient « moins stupides, moins malaisants que leurs aînés et que leurs pères ».

N'empêche qu'un livre comme *Fraîche et gazeuse* est précieux et je ne marchanderai point mes louanges à celui qui l'a écrit.

Hem DAY.

P. S. — Cet article était écrit lorsque nous avons appris la mort de Victor Méric. Je ne ferai point ici le vague article nécrologique d'usage ; pour ceux qui ont connu V. Méric, qui ont lu ses articles passionnés dans la *Patrie Humaine* qu'il dirigeait, ils savent combien cette perte sera sensible au mouvement pacifiste.

Victor Méric est mort pauvre. En honnête homme.

LA PEINTURE à Bruxelles

GALERIE GIROUX

Un bon lot de jeunes. Mais non certes des nouveaux venus. Hoslet depuis sa dernière exposition a élargi encore sa touche ; il est de la race des constructifs — je ne dis pas des constructivistes — et taille de grands plans où la technique et les tons du cubisme marquent leur influence. Influence excellente car ce que le cubisme a peut-être donné de mieux, c'est ce qu'on a parfois appelé le « post-cubisme », technique indépendante de la formule stricte du premier, hétérodoxe ou éclectique mais adepte de ses procédés, touches, plans, coloris. En tous cas, les paysages synthétiques d'Hoslet sont de qualité et le modèle vivant traité largement en teintes sombres vaut également.

Enthousiaste aussi, mais d'une fougue plus tempétueuse, plus romantique est Descamps. Bosscke se crée un genre personnel dans les oppositions brutales de valeurs à travers une facture à gros pointillé. Sa « Marine » et son « Pot d'étain » plaisent particulièrement.

Jean Goffin serait un intimiste s'il ne s'agissait de plein air. Passez-moi le paradoxe. Il est de ceux qui, par les objets extérieurs et de l'extérieur semblent à voix basse raconter les thèmes d'une contemplation intérieure. Il y a des peintres qui sont des poètes, cela vaut mieux pour eux que d'être historien ou romancier.

Verly se tient aussi loin que possible de tout souvenir impressionniste ou cubiste. Il est proche du surréalisme et par la facture en trompe l'œil — parfois trop réussie au point de rejoindre les pires Abatucci — et par l'esprit et le côté littéraire de son œuvre. Il n'y a plus aujourd'hui aucun scandale dans de tels énoncés. La littérature rentre par toutes les fenêtres dans la vieille maison, et il en est qui lui ouvrent les portes.

Heureusement Verly comme du reste certains surréalistes — Dali-Ernest par exemple — conçoit en peinture et sa littérature n'a pas le goût de ranci qui caractérise les initiés de Breton. S'omme toute, on sait grâce à Verly d'avoir évité pas mal de dangers et de s'en tirer avec honneur. Il procure ainsi au spectateur une impression accrue de réussite dans l'insécurité. C'est là indiscutablement s'assurer un prestige qui ajoute la joie de l'audace au mérite réel de la plupart de ses toiles. Charles PIRON.

A LA GALERIE LOSANGE

rue du Pépin

Un ensemble varié, amusant, où se coudoient des tempéraments aussi différents que le sobre De Pauw, l'expansif Milo, d'austères Dequènes et des Stobbaerts de types très opposés entre eux. On trouve représentés Dehoy, Mercédès Legrand, Alice De Fray, Van Gindertael, E. de Saedeleer, Van Cleemput, Ulrich, chacun selon son tempérament. D'excellents dessins de Paul Delvaux, des dessins qui trahissent le peintre, un Schirren. Il y a aussi de bonnes petites œuvres de Tytgat, voire même de

Dufy et Chagall.

Ce petit ensemble a ceci de merveilleux qu'il rompt avec la détestable habitude « belge » de partager — trop fraternellement — la cimaise entre les tenants de la pompe et les peintres d'avant-garde.

Il n'y a ici que de l'Art Vivant, des œuvres de bonne tenue, et c'est un excellent petit régal pour l'amateur que cette exposition d'œuvres de choix.

Tous les exposants sont depuis longtemps connus du grand public ; on voudrait dire quelques mots de certaines œuvres, mais il n'y a pas de numéros de référence. De Pauw ne cesse de manifester une grande fécondité d'inspiration contenue dans une forme châtiée ; Jean Milo se dépense dans un art plein de verve d'une heureuse intempérance linéaire ou de couleur ; Paul Delvaux, dont le nom tend à s'imposer de plus en plus, exprime une inquiétude humaine et sociale dont il ne se départit guère — c'est à porter à son actif, puisqu'il n'y a là nulle trace de prose dialectique ; Dehoy s'exprime avec force, Stobbaerts aussi, Dequènes a conservé du pays et de l'école de Mons un air particulier, le souvenir d'un terroir émouvant aux tonalités poussiéreuses, à l'atmosphère embuée.

Tout autant qu'aux exposants, il y a lieu de faire honneur à la main qui a choisi, très judicieusement les éléments de cet ensemble. Charles PIRON.

à Liège

M. van Zuylen, le sympathique animateur liégeois, a eu l'idée, assez amusante, de composer pour le centenaire de la Société locale des Beaux-Arts, un salon qui démontrât ce qu'une ville comme Liège peut apporter d'éléments à des peintres. Avouons tout de suite que l'on y cherche beaucoup plus de l'excellente peinture que des visages plus ou moins fidèles, de la cité mosane. Mais, hélas ! on ne la trouve pas toujours.

La section rétrospective est loin d'être d'un intérêt palpitant. Le médiocre submerge les quelques tableaux, intéressants sans plus d'un DeFrance ou d'un Lombard. La sculpture, au contraire, a de fort beaux morceaux ; citons, entre autres, les deux grandes statues attribuées à Jean de Liège et, surtout, une splendide Vierge de Seraing simple et émouvante.

Dans la section contemporaine, deux genres d'artistes s'affrontent. Des liégeois et des flamandis qui, à l'invitation de M. van Zuylen sont venus chercher ici des sujets que, certes, les uns comme les autres, pourraient trouver dans cette ville, mélange si curieux de mesquinerie provinciale et de grandeur industrielle.

Deux peintres surtout ont les honneurs de ce salon. D'un côté, voici Tytgat auquel on demanderait plus volontiers des qualités de peinture que les vertus humoristiques, entassées avec facilité dans son panorama de la ville. En ce qui me concerne, je ne puis me résoudre à louer, sans faire de graves réserves, cette complaisance dans la recherche d'un naturel qui risque, me semble-t-il, de porter à faux. On voudrait voir à Tytgat plus de solidité afin de ne pas toujours se rattacher sur sa naïveté, vraie ou fausse, qui est en passe de devenir le poncif dans lequel il restera prisonnier.

D'un autre côté, un dessinateur habile, Paerels, parvient parfois à être à la hauteur du spectacle que compose, pour les yeux avertis, le panorama industriel d'Ougrée ou de Seraing mais cependant ne peut toujours nous faire oublier le graveur Marchal, plein de minutie et de force ; d'ailleurs très bien représenté par un ensemble impressionnant.

A côté de cela, les deux participations qui s'imposent avec puissance, avec éclat même, sont pourtant bien modestes. Il n'y a que deux toiles de Gustave de Smet et, même, une seule peut dignement compter dans l'œuvre de ce peintre. Il s'agit, dit-on, d'une vue de Liège. Mais comme cela importe peu ! Ce qui est certain, c'est qu'on prendrait difficilement en défaut cette peinture où tout : un équilibre absolu du thème traité, un brio de couleur qui ne se révèle pas dès l'abord, un sentiment exact concurrent à donner l'impression d'une sorte de miracle permanent. Après cette toile, si l'on passe ensuite à un portrait ou un paysage de M. Crommelynck, on mesure tout l'abîme qui sépare la vraie peinture du tableau inutile, encombrant, sottement vulgaire. Rien ne dépasse en ennui cette peinture si ce n'est les hideurs de M. De Kat et l'immense bêtise de M. Dupagne.

A côté de de Smet, il y a Mambour, Mambour vomi par tous les peintres liégeois parce qu'il est trop grand pour eux et qui, sorti de l'impasse surréaliste qui l'avait forcé à se taire pendant longtemps, aborde de nouveau la peinture avec une virginité retrouvée. Une Vénus nègre dressée insolitement devant un paysage liégeois et un magistral auto-portrait nous donnent bien, en effet, le sentiment et l'espérance que nous allons avoir un artiste complet qu'il va falloir, une fois de plus, défendre. Regrettons toutefois que l'on ne puisse pas encore voir ici, à la suite du *Peintre*, toutes ces nouvelles toiles qui s'élaborent lentement dans l'atelier de Mambour et où il poursuit obstinément une vérité qui, un jour, pourrait bien effrayer.

Citons encore les tableaux de Edgar Scoufflaire, Saverys, Paul Maas, Mayou Iserebant. George ADAM.

Une femme juive parle d'Hitler
ACHETEZ SON LIVRE → **J'ACCUSE !**
 PREFACE DE M^e Henry TORRES. — Prix : 5 francs.

LES REVUES

× *Le Mois*. — Un article de Rudolf Breitscheid, l'ancien chef de la social-démocratie allemande, pose un grave problème, non pas celui qui consisterait à définir les causes de la défaite lamentable des partis de gauche en Allemagne, non pas celui qui chercherait à déterminer les raisons profondes de ce déclin du socialisme dans tous les pays européens, non, le Dr Breitscheid a de plus grands soucis. A présent, que Hitler, a décidé de priver de leurs droits civils et politiques un certain nombre d'extrêmes, il est nécessaire de leur accorder, dit-il, un statut juridique quelconque, par exemple passeport Nansen ou autre.

Maison du livre belge

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES

LISEZ :
MAURICE GARÇON
La Justice contemporaine
 54 frs.
WILLY KONINCKX
Eloge de Rops
 20 frs.

Un passeport pour ces messieurs ; aboutissement logique d'une politique de compromissions et de marchandages.

Dans le même numéro, *La peinture, transposition plastique de l'univers*, par André Lhote, *Rooseveltisme ou Hitlerisme*, par Norman Angel.

LES BROCHURES

Jean MARESTAN. — *Biribi d'hier et d'aujourd'hui*. (Ed. Rationalistes, Marseille).
 Défenseur de toutes les causes honnêtes, J. Marestan s'élève contre l'existence des bagnes militaires. Il est indigné qu'une nation qui se dit civilisée tolère encore en ce XX^e siècle, des enfers, tel Biribi, où ne vivent pas mais où agonisent des hommes qui, bien souvent, n'ont commis d'autre crime que celui d'un mouvement d'humeur ou de vivacité envers un officier.

J. Marestan cite des faits lamentables. A quand donc la suppression de Biribi si souvent promises ?

Félicien CHALLAYE. — *André Tardieu*. (Edit. Librairie du Travail).
 Un acte d'accusation contre l'ancien président du conseil en France et aspirant dictateur.

Affaires véreuses de l'Homs-Bagdad, de la N'Goko Sangha, des fonds russes distribués à la presse française... les malpropretés de M. Tardieu sont multiples.

Qu'un chevalier d'industrie, flétri à ce point, puisse encore jouer un rôle qui sous peu deviendra peut-être décisif dans la politique française, serait surprenant si nous ne savions que la patrie des Voltaire et de Diderot est devenue celle d'Oustric, de Coty et de Chiappe.

Marcel MARTINET. — *Où va la révolution russe ?* (Edit. Librairie du Travail).
 Marcel Martinet pose la question à propos de l'affaire Victor Serge. Au moment où l'U. R. S. S. paraît fort désireuse de s'attirer les sympathies de MM. Herriot, Pierre Cot, etc., son intransigence, son manque d'humanité et de justice lui aliènent l'affection des vrais révolutionnaires et de ses amis de la première heure.

A lire les pièces rassemblées ici, la position du gouvernement russe vis-à-vis du cas Victor Serge paraît, en effet, inexplicable. Pour ne pas dire injustifiable.

Je cherche ouvrage de Iolan Neufeld : *Dostoevski, esquisse d'une psychanalyse* (1923?). Indiquer prix ou référence bibliographique. Ecr. C. D., au journal.

LE CINÉMA

CHIENS SAVANTS

Le clair génie français... Il paraît que j'exagère. OÙ est la simplicité de la mise en page, le rythme, la qualité directe du dialogue? Et si, en désespoir de cause, vous rapprochez Raymond Rouleau de John Boles, je suis tenté de vous donner raison : tous les deux jouent mal. Mais l'intelligence de l'américain avait sa raison d'être : c'était, il devait être dans le film le tat imbecile qu'il est naturellement. Tandis que R. Rouleau vous garde à travers tout un petit air de trop bien savoir de quoi il retourne...

Prenez encore *Théodore et Cie*. Le voilà, direz-vous, le « clair génie français », avec sa verve, son entrain, et tout, et tout. Je vous accorde bien volontiers que Raimu est magnifique. Mais retirez-le de tout cela, qu'en reste-t-il? Le plus insupportable des vaudevilles, farci de quiproquos « goût français », coucherie, et le reste. Enlevez n'importe quel acteur de *One million dollar legs*, même Fields, même Lyda Roberti, et vous aurez toujours la plus follement amusante des histoires.

En France (puisque nous en sommes au rayon acteurs) : Victor Francen, Daniel Mendaille, Albert Préjean, André Luguet, Milton, Biscot, Henry Garat. En Amérique : Leslie Havard, Chester Morris, Garry Cooper, Paul Muni, Eddie Cantor, W. C. Fields. Pour les femmes, en France : Gina Manès, Tania Fédor, Madeleine Renaud, Florelle. En Amérique : Irène Dunne, Mac West, Sylvia Sydney, Tala Birell, Karen Morley. On le voit, nous sommes loin du compte. Et cette balance fait poardonne pas mal de Clark Gable ou de Bancroft gâchés. Le français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Cinéma ROXY

53, 55, 57, rue Neuve, Brux.

A partir du Vendredi 20 octobre Paul WHITEMAN et son orchestre dans

LA FEERIE DU JAZZ

Nouvelle version, entièrement en couleur.

Partition de Milton Ager avec nombreux morceaux de Georges Gershwyn, Mabel Wayne, Billy Rose et James Dietrich. Photographie par le procédé Technicolor. Metteur en scène John Murray Anderson. Quelques numéros :

La Fable du Jazz : Dessin animé de Walter Lantz et William Nolan dépeignant comment Paul Whiteman fut couronné Roi du Jazz.

La Fête à Monterey : Idylle au Vieux Mexique, romance chantée par John Boles et Jeanette Loff, danses mexicaines.

La Rhapsodie en bleu : Cette œuvre a été composée spécialement par Gershwyn pour Paul Whiteman et son orchestre, pianiste virtuose : Roy Bagley.

Mon Romeo vagabond : Interprété par Jeanie Lang et Georges Chiles.

Les jolis pieds : Les souliers qui dansent, chant par les Rhythm Boys.

Chant de l'Aurore : Interprété par John Boles et un chœur de 100 cow-boys.

La Marmite internationale : Défilé des nations, chants et danses du pays — Apothéose — Naissance du Jazz Américain. Accompagné sur scène, du fameux jazz français

ROLAND DOR SAY et ses cadets

tondeur terriblement humaine de la plus humainement atroce des histoires d'amour? OÙ est la simplicité de la mise en page, le rythme, la qualité directe du dialogue? Et si, en désespoir de cause, vous rapprochez Raymond Rouleau de John Boles, je suis tenté de vous donner raison : tous les deux jouent mal. Mais l'intelligence de l'américain avait sa raison d'être : c'était, il devait être dans le film le tat imbecile qu'il est naturellement. Tandis que R. Rouleau vous garde à travers tout un petit air de trop bien savoir de quoi il retourne...

Prenez encore *Théodore et Cie*. Le voilà, direz-vous, le « clair génie français », avec sa verve, son entrain, et tout, et tout. Je vous accorde bien volontiers que Raimu est magnifique. Mais retirez-le de tout cela, qu'en reste-t-il? Le plus insupportable des vaudevilles, farci de quiproquos « goût français », coucherie, et le reste. Enlevez n'importe quel acteur de *One million dollar legs*, même Fields, même Lyda Roberti, et vous aurez toujours la plus follement amusante des histoires.

En France (puisque nous en sommes au rayon acteurs) : Victor Francen, Daniel Mendaille, Albert Préjean, André Luguet, Milton, Biscot, Henry Garat. En Amérique : Leslie Havard, Chester Morris, Garry Cooper, Paul Muni, Eddie Cantor, W. C. Fields. Pour les femmes, en France : Gina Manès, Tania Fédor, Madeleine Renaud, Florelle. En Amérique : Irène Dunne, Mac West, Sylvia Sydney, Tala Birell, Karen Morley. On le voit, nous sommes loin du compte. Et cette balance fait poardonne pas mal de Clark Gable ou de Bancroft gâchés. Le français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

Le Français, acteur, est imbu de sa mission. Grand acteur, il devient sans coup férir le plus insupportable des cabotins. Il suffit de le prendre au berceau : voyez les gosses du cinéma français, Jean Mercanton, l'exaspérante Gaby Triquet (voir *Mater Dolorosa*) et autres et dites-moi s'ils tiennent le coup devant les amusants moutards d'Outre-Atlantique (voir *Our gang*, etc.). Même Robert Lynen dont la sensibilité peut nous toucher peut-il lutter contre la malice, contre le prodigieux don d'observation de Jackie Cooper?

CARREFOUR

5, Place Madou, 5



WARNERBROS. FIRST NATIONAL présente
L'AVIE COMMENCE
avec JOUNG ERIC LINDEN
ALINE MAC MAHON
PRESTON FOSTER
GLENDA FARRELL

ET
ZERO DE CONDUITE

Le film de Jean Vigo qui est interdit en France.

STUDIO PALAIS des BEAUX-ARTS. 23, rue Ravenstein.

DEUXIEME SEMAINE du grand succès

LADY LOU

LA FEMME INOUBLIABLE avec MAE WEST

SEANCES à 2, 4, 6, 8, et 10 heures Permanent

digieuses, échappées à l'emprise de l'homme, qui les créa, et se retournant soudain contre lui. Sans compter que le personnage de Kong, énorme pantin symbole de la lubricité bestiale (et dont le désir, fixé sur la personne d'une jeune femme d'ailleurs fort belle, nous semble singulièrement disproportionné à son objet), nous laisse rêver sur la pureté d'intentions des amoureux de foules en apparence bien innocents. Au demeurant, une histoire dont l'outrance même est la principale qualité.

ADIEU LES BEAUX JOURS (7 jours seulement)

En dépit d'un titre absurde, et d'une intrigue standard, cette histoire côté-d'azur de voleurs internationaux et de grande aventurière rachetée par l'amour d'un commis-voyageur en automobiles réussit à nous amuser.

Brigitte Helm, belle et inexpressive, et le sympathique Jean Gabin en sont les principaux protagonistes.

Notules JUGEMENTS

« La cause est entendue. Jamais plus Mme Marlène Diétrich n'aura de talent. L'Ange bleu fut le fruit d'on ne sait quel bief mystère, peut-être sentimental, dans la vie de cette blonde un peu veule. Elle eût pu honorablement figurer sur des studios européens, dans des rôles de second plan capiteux et faciles. Le traitement infligé à l'éternel féminin dans les studios d'Amérique est pour elle sans remède. Elle a tout désappris. De la créature baroque, prétentieuse et morte que l'on a pétrie avec cette petite actrice berlinoise, l'on ne peut plus attendre le moindre geste, le moindre mot vrai et touchant. »

François VINNEUIL (Action Française.)

LE THÉÂTRE

A BRUXELLES AU MARAIS: Une Affaire

Le théâtre du Marais a donc rouvert ses portes, cette année, avec une pièce en trois actes de Pierre Varenne et Raymond Sylva. Sans rien nous révéler de particulièrement remarquable, cette pièce a cependant de solides qualités et peut être classée parmi celles — pas tellement nombreuses — qui enrichissent le théâtre moyen. Peut-être serions-nous en droit d'attendre du Marais autre chose; mais nous nous sommes peu à peu habitués à enregistrer sur la scène de cette compagnie des réalisations très inégales.

Dans *Une Affaire*, il s'agissait, en somme, de nous dépeindre qu'une petite femme de bar peut être une parfaite honnête fille et qu'un riche fermier, jouissant de la considération de tous, peut n'être qu'une répugnante canaille. C'est entendu; et nous étions convaincus de tout cela bien avant que le rideau se levât. Encore trouvons-nous quelque peu invraisemblable qu'un homme, qui n'a d'autres soucis que l'exploitation de ses terres, aille chercher la femme qui doit être sa collaboratrice, son associée, et non l'objet de son plaisir, dans un bar à poules et à gigolos. Nous sommes tout aussi étonnés lorsque nous assistons à l'indignation de cette très honnête fille qui ne peut supporter la moindre indécence de son mari. Je pense que les auteurs, qui voulaient à tout prix nous convaincre, nous ont donné une peinture un peu poussée de leurs deux personnages. Mais, ces réserves faites, nous convenons volontiers que la pièce est menée sans détours, avec une franchise et une netteté peu communes. Le deuxième acte, notamment, contient une très belle scène où sont fort bien notées la rapacité inconsciente du fermier et la sensibilité douloureuse de sa femme.

Solange Moret est une fille de bar « convenable » et une fermière intègre tout à fait dans la note. Camille Corney joue le rôle du fermier en comédien intelligent et mesuré qui sait éviter l'exagération. Tous leurs camarades — et notamment Charbonnier, Germaine Albert, Fontanes, Albert Reyval — les secondent avec conscience et talent.

A LA MONNAIE

Mercredi 18 octobre, *Cavalliera Rusticana*, Paillasse. Paris et les trois Divines. — Jeudi 19, *La Tosca*, *La vengeance de Diane*. — Vendredi 20, *Le Petit Duc*. — Samedi 21, *Le Rêve*. — Dimanche 22,

LA SEMAINE DU CINEMA

Quelques-uns des films dont aura lieu, au cours de la semaine du cinéma (10-18 novembre), la présentation : *Jennie Gerhardt*, avec Sylvia Sydney, *42nd Street*, de Jean Epstein, *Komsomol*, de Joris Ivens, *Enthousiasme*, de Dziga Vertoff, *Dostoïevski*, de Fedorov.

Par ailleurs, le Club inaugurera ses séances d'études par deux séances consacrées l'une au *Film suédois* (présenté par Denis Marion), l'autre en *Film comique* (présenté par Gaston Derycke).

A l'étude : le *Film gangster*, la *Police au cinéma*, une discussion sur le film américain et soviétique.

dent compte qu'on s'est foutu d'eux pendant la guerre et après (ils y ont mis le temps). Deux scènes que nous avions déjà vues à l'Alhambra : *Sex appeal* et *Cinéma...*

Et puis, faut-il parler de Rousselly dans son tour de chant? Très Lucienne Boyer dans sa robe et dans ses attitudes, elle chanta tour à tour *Ne dis pas toujours*, *Reste et si petite*. Pas mal du tout, ma parole.

Au pupitre, avec rondeur et délicatesse : Théo Dejoncker.

Marcel DEHAYE. ***

PALAIS D'ETE. — C'est un spectacle de franche gaieté et de bonne humeur qui s'installe sur la scène du Palais d'Été : *C'est pour rire*, revue bruxelloise de MM. Henry et Marcel Roels.

Du texte amusant et de l'esprit trois heures durant.

MAGGUY

Magguy? C'est le grand Art! C'est la terre promise!... A se vêtir chez elle, on fait preuve d'esprit! Gracieuse on en sort! Et, dans l'allée, [on grise] Gentiment le Pétrone, intrigué, qui [sourit!...] Une robe Magguy, c'est un goût de [marquise!]

Y souscrire est pour Eve un bonheur [inédit!]

COUTURE Magguy, chée de Vleurgat 175, (av. Louise). Tél. 48.17.08. Goût, élégance, originalité, prix de crise.

PALAIS DES BEAUX-ARTS

GRANDE SALLE DES CONCERTS

La Société des Grands Spectacles présente un

Cycle de 12 Grands Spectacles de Gala

Matinée à 14 h. 30	Premier spectacle	Soirée à 20 h. 30
Judi 26	PHEDRE avec Vera Sergine.	Judi 26
Judi 9	LE MALADE IMAGINAIRE	Vendredi 9
Judi 23	RUY BLAS Le Médecin malgré lui. Les fables de La Fontaine.	Vendredi 24
Judi 7	BERENICE	Judi 7
Samedi 16	LE BARBIER DE SEVILLE	Samedi 16
Judi 11	ANDROMAQUE	Mardi 11
Judi 25	LES PLAIDEURS	Judi 25
Judi 8	LE CLOITRE	Judi 8
Judi 22	AMPHITRYON	Judi 22
Samedi 10	ATHALIE	Samedi 10
Samedi 24	Monsieur de Pourceaugnac	Samedi 24
Judi 5		Judi 5

avec le concours de Léon Bernard, A. de Chauveron, Jeanne Delvaer, Denis d'Ines, Pierre Dux, Jeanne Faber, Romuald Tube, Jean Martinelli, M.-Th. Pierrat, Colonna Romano, Jeanne Sully, Marie Ventura, Jean Weber, sociétaires de la Comédie Française, François Gaillard, directeur de la musique, et Elsa Darciel, de l'Ecole Kurt Jooss.

Places : de 4 à 30 fr. — Abonnements réduits aux 12 spectacles : de 40 à 300 fr. — Location ouverte au Palais des Beaux-Arts. — Les vedettes seront entourées d'artistes de PREMIER PLAN.

Spa L'eau de la Reine Spa-Monopole est un diurétique puissant qui empêche la formation des toxines.

NOSTALGIE ? LETTRE DE PARIS

Ai-je quitté Bruxelles sans regrets cette fois? Si je veux être sincère vis-à-vis de moi-même, il faut bien que je réponde non. La ville tumultueuse m'a repris dans ses tourbillons; la Seine et les Champs-Élysées, Montmartre et la place de la Concorde, restent le cadre dans lequel ma pensée se sent le mieux à l'aise, et, pourtant, je ne suis point tout à fait réadapté! C'est, sans doute, que je me trouve encore sous l'impression de tant d'accueils affectueux, de tant d'amitiés retrouvées intactes et peut-être fortifiées; sous l'impression surtout de la magnifique soirée de mercredi. Nous avons tous ensemble, mes « adversaires » et moi, mené le bon combat pour la vérité; nous avons donné tout ce que pouvions donner; nous avons été ardents et combattifs, mais que de gré nous devons savoir à Pierre Fontaine d'avoir formé un pareil public, à la fois si enthousiaste et si discipliné, si fervent et si compréhensif! Je pense, en toute sincérité, et je l'ai dit maintes fois ailleurs, que le public du « Rouge et Noir » est à l'heure actuelle un des rares auditoires européens devant lequel toutes les idées peuvent se confronter et s'épanouir.

avec la certitude de trouver l'audience la plus intelligente et la plus bienveillante. Ah! comme je déplore de ne pouvoir assister, mercredi prochain, au débat sur l'incendie du Reichstag! J'aurais tant voulu entendre Spaak, Vermeylen et Ernestan! Quelle belle joute oratoire et quel régai intellectuel ce sera!

LA SOLUTION.

Puis-je ajouter ceci avant d'abandonner Bruxelles? Mes deux plus grandes joies au cours du débat de mercredi me furent procurées par la superbe intervention de Van Overstraeten et par l'étonnante plaidoirie du dernier orateur juif qui, au pied de la tribune, venait nous demander: « Alors, quelle solution? ». Tandis qu'il parlait ainsi, je jubilais intérieurement et je me disais que vraiment, le meilleur service que nous puissions rendre au peuple juif, c'est de ne laisser à ses guides ni trêve, ni répit; c'est de les pousser de plus en plus vers la porte lumineuse. Si je n'en avais

été empêché par l'heure tardive, j'eusse répliqué en substance à notre ami juif (sans me soucier des détails insignifiants: Beethoven et Lénine étaient-ils juifs? Shylock dont, dit Larousse, « le nom est resté célèbre pour désigner un usurier rapace, un créancier impitoyable », s'est-il vengé comme seul un usurier est capable de le faire?), j'eusse répliqué: « La solution? Mais vous la trouverez dans vos grands et vos petits prophètes, dans Osée comme dans Isaïe. Michée disait déjà: « Tous les peuples forgeront de leurs épées des hoyaux et de leurs lances, des serpes; une nation ne lèvera plus l'épée » contre l'autre, et on n'apprenait plus la guerre ». (Michée, 4:3). Cette solution est la solution de tous les peuples; c'est le monde nouveau que nous sommes en train de construire. D'autres solutions, il n'y en a pas, ni pour vous, ni pour nous. Tant que vous essayerez de construire un refuge pour votre peuple avec les matériaux du vieil univers vermoulu, vos efforts échoueront,

et c'est très bien ainsi. »

LIBERTE CHERIE !...

Dès mon retour à Paris, on m'a signalé le cas de Georges Besnard que le Tribunal militaire vient de condamner à 4 ans de prison pour désertion pendant la guerre. Georges Besnard avait bénéficié avant 1914 de quatre sursis pour raison d'études. Fils du célèbre avocat Eric Besnard, il resta loin du front, sur les instances de son père qui lui promettait « d'arranger ça ». Le père Besnard avait de hautes relations Millerand, Poincaré, Deschanel, etc. Il faisait montre d'un ardent patriotisme; il envoyait, disait-il, le sort des « poilus » qui avaient l'honneur de combattre l'ennemi héréditaire et il poussait l'audace jusqu'à déplorer que son fils eût été fait prisonnier au début des hostilités, ce qui le privait de sa part de gloire. Pendant ce temps, le cher petit Georges se gouvernait en Espagne et ailleurs. Sa mère serait morte d'inquiétude et d'effroi s'il était allé

rejoindre au front les hommes de sa classe. Quant à son père, il jetait publiquement l'anathème sur le boche, sur les défaitistes, sur les « pacifistes bêtards ». Aujourd'hui, le petit Georges est en prison pour 4 ans. Quatre ans, peut-être, car si les belles relations ont joué de 1914 à 1918, pourquoi ne continueraient-elles pas à jouer aujourd'hui? Quatre ans pour désertion pendant la guerre! D'autres, pour le même « crime » ou pour bien moins, furent fusillés sur place ou envoyés au bagne. Ils y sont encore. Le petit Georges vit et n'ira pas plus les rejoindre qu'il ne les a rejoints dans les tranchées. Je trouve tout cela excellent. La Justice militaire aurait tort de se gêner. En rendant ses arrêts, elle nous rend des services. Elle nous enchante, elle nous comble. Eric Bernard aussi nous sera bien utile. Pagnol avait déjà donné « Les Marchands de Gloire », mais il doit y avoir d'autres Pagnol encore dans la monde; ils pourraient douter que la réalité fût à ce point parfaite dans l'ignominie.

LE DRAME DE L'AVENUE GEORGE V

Cela va mal pour Coty. L'andis que « Le Figaro » renvoie le dictateur à ses parfums, que Mme Coty réclame à son ex-époux quelques centaines de millions, le fils Coty est dans ses petits souliers. Un avocat anglais vient d'arriver en France pour faire toute la lumière sur le drame que vous connaissez : la maîtresse du cher petit Coty se suicidant dans un grand palace de l'Avenue George V devant son amant, aube. Déjà, l'avocat anglais de Dorothy Wright a reçu de nombreuses menaces de mort. D'où viennent-elles? Vous le devinez. FERMEMENT, M^e Gordon déclare : — Au moment de la tragédie, aucune enquête sérieuse ne fut pratiquée et nous ne sommes pas persuadés que tous les efforts nécessaires à la solution du mystère ont été faits. Parbleu ! Cher petit Coty, cher petit Besnard, vous êtes décidément les meilleurs alliés involontaires des « entrepreneurs de démolitions » dont parlait Léon Bloy... Grâce vous en soit rendue !

Paul RUSCART.

le ROUGE et le NOIR

Réponse à Jean Dess

Comment prononcer les noms étrangers à la T.S.F.

Monsieur,

Votre épître « familière mais respectueuse », parue dans le numéro 35 du Rouge et Noir, est adressé à MM. les speakers (sans doute : spéhaquère) de T. S. F. de langue française.

Mais la question, si les noms étrangers doivent être prononcés selon les règles de la prononciation originale ou « à la mode de chez nous », — nous intéresse tous et non seulement ces quelques douzaines de parleurs plus ou moins inconnus.

Je ne parle que des noms propres, bien entendu. Car si l'on estime plus « chic » d'écrire imbrogho au lieu du mot français embrouillage ou d'écrire side-car au lieu d'inventer un mot français pour cet engin — et de mal prononcer ces mots, cela a beaucoup moins d'importance. Mais quand il s'agit de noms de famille, il n'y a, logiquement, qu'une seule réponse possible à la question. Si Sir John s'appelle Sayemann, eh bien, il faut l'appeler Sayemann. Quant au compositeur Dvorak, il n'a jamais existé, pas plus, d'ailleurs, que ses confrères Chou-bak, Ouagnère ou Mosare.

Si nous admettons la prononciation des noms étrangers « à la mode de chez nous », — nous n'aurons aucun droit à faire des reproches si les speakers d'autres langues prononcent les noms français « à la mode de chez eux ». En fait, nous entendons du français dans un tour de bouillotte, en Europe Centrale, p. ex., on annonce un programme composé des œuvres de Debussy, de Chabrier, de Liszt, de Mendelssohn — et si nous avons la chance, à l'entrée nous entendons encore des pages de Beethoven, de Brahms, de Liszt, de Wagner, de Rimsky-Korsakov, de Tchaïkovski, de Rimsky-Korsakov.

Il y a, cependant, deux cas où

il me semble admissible que l'on prononce les noms géographiques et les noms de famille d'une façon moins correcte.

Il y a, d'abord, les mots qui présentent des difficultés de prononciation par le fait qu'ils renferment des consonnes ou des voyelles qui manquent dans la langue « de chez nous » et que l'on ne parvient pas à prononcer. Ainsi par exemple, le *ch* allemand ou certains *mi-voyelles gutturales roumaines*. Mais là aussi, il faut au moins essayer. Je reprends ici l'exemple de Dvorjak. Vous avouez votre ignorance de la langue tchèque, quand l'r est surmonté d'un signe spécial (une sorte d'accent circonflexe renversé), il se prononce *rj*; mais, ce qui rend la chose encore plus compliquée, ces deux consonnes s'entendent en même temps et non (Dvor-jak) l'une après l'autre. La prononciation de ce groupe est à peu près aussi difficile pour un étranger que celle du *th* anglais. Mais, faute de réussir complètement, que l'on prononce, au moins, Dvorjak. Ut desint vires, tamen est laudanda voluntas.

La question pourrait encore être envisagée d'un autre point de vue. On pourrait se demander, si c'est aussi un des moyens de faciliter le rapprochement des peuples que d'enseigner que les noms d'outre-frontière doivent être prononcés d'une façon intelligible pour leurs porteurs et les compatriotes de ces derniers.

Mais ça, c'est une autre histoire, comme dit Kiplain...

Pablo KRMNSKY.

Séance du 10 octobre.

Que pensez-vous des Juifs ?

Le second débat de la saison avait attiré un public particulièrement nombreux. Contrairement à l'assertion d'un orateur, l'atmosphère passionnée de laquelle se déroula cette soirée démontre amplement l'opportunité de ce débat.

Inutile de suivre, ici, la politique de l'autruche; chacun a pu constater que dans l'esprit du public et des orateurs le problème juif se pose fort éminemment qu'il y a quelques mois.

Il est vain de croire que le silence résoudra une question dont la pire réaction tente de s'emparer pour conduire les masses vers l'antisémitisme le plus borné, voire le plus féroce.

Aussi n'est-ce point sous le signe de l'antisémitisme que se placèrent les deux orateurs Paul Ruscart et un Rijkooort qui s'attaquèrent à la réaction et à l'idéal judaïques.

Il serait vain et ce serait tahir forcément leur pensée — de vouloir résumer les interventions des nombreux orateurs de talent qui figuraient à la Tribune ce soir-là.

Aussi bien, Paul Ruscart avait-il introduit parfaitement le débat avec cette passion et cette sincérité qu'on lui connaît. Dès lors, ce fut à M. Van Remoortel d'apporter la défense des juifs. Pour lui, l'antisémitisme qui triomphe en Allemagne se résume en ce qu'un humoriste de là-bas a qualifié « ein Stellungskrieg », une guerre de « positions », les nombreux chômeurs aryens voulant s'emparer des places occupées par des juifs.

Puis, ce fut au tour de Léo Moulin qui mit tout son enthousiasme juvénile à plaider humanement en faveur des persécutés de toujours. « Il n'y a pas de race juive », affirme Léo Moulin et Paul Lévy qui lui succède confirme cette assertion par des interventions des plus heureuses et des plus documentées. « Ah! la fameuse solidarité juive, quelle légende! » s'écrie Paul Lévy pour conclure, et c'est la salle unanime qui l'applaudit quand il montre les juifs pauvres exploités impitoyablement par les juifs riches...

Au tour de Jan Rijkooort, le peintre flamand, qui subit le lourd handicap de n'être pas orateur et qui lit son discours. Il n'en est pas plus étudié et plus dur pour ce que Ruscart a appelé le « racisme juif ». La salle réagit vivement en sens divers et ne cessera plus d'être houleuse.

Plisnier, à son tour s'attaque aux thèses de Ruscart et de Rijkooort. Il dénonce le danger de la position qu'ils adoptent. Les exploités aryens se servent de cette question juive comme d'un dérivatif qui doit

détourner la colère des masses des vrais responsables...

Six orateurs ont parlé et les auditeurs, loin de montrer de la fatigue, participent avec chaleur au débat public qui commence et qui, par le fait des interventions de M^{rs} Léon Aubowitzka et de War Van Overstraeten, suscite aussitôt un gros intérêt. Toujours aussi fougueux, l'ancien leader du parti communiste belge et aussi dangereux pour ses adversaires! Quant à M^{rs} Kubowitzki il dit de façon poignante le drame de cette race juive, sans pays, sans attaches, toujours errant par le vaste monde, à la recherche d'une terre hospitalière. Et ce furent, certes, les paroles les plus émouvantes qu'il nous fut donné d'entendre ce soir-là.

Club du Faubourg

Jeudi 19, Salle des Sociétés Savantes, à 20 h. 30 : Jean Bernard, sur la *Décadence des jeunes gens de 1933*. Les étudiants et le quartier latin.

Samedi 21, Cinéma Demours, à 14 h. : Urbain Gohier sur *Le droit au suicide*. Et débat théâtral présidé par Vera Sergine.

Samedi 21, Cinéma Demours, 7, rue Pierre Demours, à 14 h., Vera Sergine sur *Le théâtre et la Vie*. Procès de la pièce *Mimora*, avec l'auteur Paul Demasy, sur *Les Pères incestueux*. Le pamphlétaire Urbain Gohier sur *Le droit au suicide*.

Mardi 24, Salle Wagram, à 20 h. 30, Polaire sur *Polaire par elle-même*, Magdeleine Chaumont sur *Les femmes mariées sont-elles des victimes?* Débat sur *Le Music-Hall* avec Dick Carter. Et *La Mode d'hiver*.

Mercredi 25, l'écrivain Tristan Bernard présidera le banquet du Faubourg et ouvrira un débat sur *Les meilleures histoires juives*, avec Robert Trébor, le rabbin Lévy, Madeleine Soria, etc.

Jeudi 26, Salle des Sociétés Savantes, à 20 h. 30, le débat sensationnel avec les députés Montagnon, Deschizeaux, Déat, sur *Le néo-socialisme*. Ordre et autorité, en face du député Jean Longuet et de Maurice Delépine, René Valfort.

Tous renseignements, le matin, au Faubourg, 155, boul. Pereire, Wagram 71-44.

ESPERANTO

La Fédération Espérantiste Ouvrière (rue de Sévigné, 24, Anderlecht) nous annonce l'ouverture de ses cours annuels d'esperanto qui se donnent une fois par semaine en différents endroits à Bruxelles et à Anderlecht.

En outre, un cours par correspondance fonctionne toute l'année. Pour renseignements, écrire à la F. E. O., 24, rue de Sévigné, Anderlecht.

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Dans le discours de L. F. Céline, prononcé à Médan, au cours du traditionnel pèlerinage en souvenir de Zola, on relève de nombreuses attaques contre « tout ce qui est » et quelques mots seulement sur l'auteur de *L'Assommoir*, ce qui fait dire aux *Nouvelles Littéraires* que Céline n'a pas une admiration entière pour Zola. L'auteur du *Voyage* aurait dit d'ailleurs au lendemain du Prix Renaudot :

« On m'a tellement comparé à Zola ces temps-ci, que je me suis mis à le lire. Eh! bien, je trouve ça assez fade... »

Voici un extrait du discours de Céline indiquant suffisamment dans quel ton il fut prononcé :

Dans le jeu de l'Homme, l'Instinct de mort, l'Instinct silencieux est décidément bien placé, peut-être à côté de l'égoïsme. Il tient la place du zéro dans la roulette. Le casino gagne toujours. La mort aussi. La loi des grands nombres travaille pour elle. C'est une loi sans défaut. Tout ce que nous entreprenons, d'une manière ou d'une autre, très tôt, vient buter contre elle et tourne à la haine, au sinistre, au ridicule. Souvent aussi cela tourne au snobisme. Attention Bardamu!

OOO La Fédération des Syndicats de l'Enseignement laïc publiait depuis dix ans les *Éditions de la Jeunesse*. Elle a décidé de transformer cette publication en une revue

pour enfants : les *Lectures de la Jeunesse*. Cette nouvelle formule permettra d'apporter aux jeunes lecteurs des actualités mises à leur portée.

La revue s'efforcera de réagir contre les maïseries et les récits malsains qui sont la pâture habituelle des petits, contre la propagande cléricale et chauvine.

La revue sera mensuelle. L'abonnement annuel est de 14 francs belges. S'adresser aux *Lectures de la Jeunesse*, 37, rue de la Ruche 3. Specimen sur demande.

OOO Nous lisons dans les *Nouvelles Littéraires* à propos du centenaire de Félicien Rops cette juste affirmation :

La partie de l'œuvre de Rops qui mérite le mieux de durer est peut-être celle qui reste la moins connue, nous parlons de ses lithographies que la revue belge *Uylenpiegel* publia de 1856 à 1862. Il y a là une maîtrise qui ne sera plus qu'habileté quand Rops abandonnera la pierre lithographique pour la planche de cuivre...

N'oublions pas que dans *Beaux-Arts* M. Paul Fierens appelait Rops le « petit maître ».

OOO M. Roger Giron, dans *Toute l'Édition*, a interviewé M. Georges Oudard, qui, pour le compte de *Paris-Soir*, a fait un reportage en U. R. S. S. — reportage impartial, faut-il l'ajouter? — Faisant la comparaison entre la Russie actuelle et celle de Pierre-le-Grand, M. Oudard précise :

Ils ont voulu, par le moyen du plan quinquennal, fournir à leur pays la possibilité de devenir, en peu d'années, un grand pays industriel comme les États-Unis et agricole comme le Canada, bref, l'américaniser. Mais, cela ne vous rappelle rien? A la fin du XVII^e siècle, un certain tsar, qui se nommait Pierre et que l'histoire devait surnommer le Grand, ne voulait-il pas, lui, européeniser son peuple?

Cela ne vous rappelle rien? Il y a plus frappant encore : Les quatre premières lettres de Russie forment l'abréviation U. R. S. S., et les deux lettres manquantes sont,

peut-être, le symbole des territoires perdus.

OOO De Moscou. — L'Institut de littérature, section de l'Académie des Sciences, annonce la publication d'un recueil des œuvres de Gorki, comprenant de nombreux inédits, des œuvres inconnues du grand public et de nombreuses lettres adressées par l'écrivain à des critiques et des artistes.

OOO Un libraire français, M. Tissot, a pris l'initiative d'adresser à ses lecteurs des « notes critiques » sur les livres qu'il estime dignes de leur attention.

Encore et toujours l'impartialité...

OOO En 1932, la *Société Biblique d'Angleterre* a publié 10.617.470 bibles en 677 langues différentes.

En 1933, *Les Chansons de Bilitis*, d'un certain M. Pierre Louis, est mis à l'index en Allemagne, de même que plusieurs livres français récents parmi lesquels *Ariane*, de M. Claude Anet. L'Allemagne n'a plus rien à envier à la Belgique qui a proscrit des livres à la douzaine...

OOO Les éditions Plon viennent de sortir le premier numéro de leur hebdomadaire illustré 1933, sous la direction de M. Henri Massis. Ce journal sera au service de l'ordre et de l'autorité. C'est bon signe! Au sommaire de ce premier numéro nous relevons les noms de MM. Paul Morand, J. et J. Tharand, Henry de Montherlant, René Benjamin, Louis Jouvet, René Clair, Marcel Achard, etc.

Une double page littéraire avec la collaboration de MM. Albert Thibaudet, André Billy et Marcel Arland. Sous la signature du premier nommé, nous lisons une bonne critique de l'*Eglise* de L. F. Céline.

A. Thibaudet constate que l'*Eglise* est un supplément scénique au *Voyage*, mais ne vaut pas le *Voyage*. Le héros reste le même, il s'agit du docteur Bardamu, qui fait plus ou moins, dans l'*Eglise*, le compte de revue, à travers les cinq milieux où la vie a promené le docteur

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas. Prix d'entrée : 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement est de 75 francs pour toute la saison. Ce prix est ramené à 60 francs pour les abonnements dits de famille (et ce à partir du 2^e abonnement : même nom, même rue, même adresse). On s'abonne en versant la somme au C. C. P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

CE SOIR

Mercredi 18 octobre, à 20 h. 30

TROISIEME SEANCE

M. Pierre VERMEYLEN, avocat à la Cour, délégué belge à la Commission internationale d'enquête de Londres, ouvrira le débat sur ce sujet

Le procès des incendiaires du Reichstag

Qui a incendié le Reichstag? Pourquoi? Quelles sont les conséquences de cet événement? Quelle a été la part de Vander Lubbe dans cette affaire? Vander Lubbe est-il, oui ou non, un provocateur? Quel a été le rôle de Torgler, Dimitrov, Popov et Tanev? Le procès de Leipzig est-il une parodie de justice? Quelle fut l'action de la Commission internationale d'enquête de Londres?

Prendront la parole : MM. Pierre VERMEYLEN, ERNESTAN et le député Paul-Henri SPAAK.

QUATRIEME SEANCE

Mercredi 25 octobre, à 20 h. 30

Grand débat contradictoire sur ce sujet :

Y a-t-il un scandale de la T.S.F. en Belgique ?

Les sans-filistes belges écoutent-ils l'I. N. R.? Les programmes du poste national leur donnent-ils satisfaction? L'Etat doit-il donner aux sans-filistes (astreints à supporter les frais d'exploitation de l'I. N. R.) des émissions qui leur plaisent ou leur déplaisent? Les auditeurs en ont-ils pour leur argent?

La politique occupe-t-elle une trop large place dans les programmes de l'I. N. R.? Faut-il la rayer des émissions radiophoniques? Comment se justifie le choix des associations indépendantes appelées à user du microphone de l'I. N. R.? Que penser de la censure au micro? Bilan de deux années d'activité de l'I. N. R. Quel est le sort des stations privées?

Orateurs inscrits ou convoqués :

MM. F. Bovesse, Max Buset, Albert de Dorlodot, Frédéric Denis, Julien Flament, Marcel-H. Jaspas, Dr Terwagne, Firmin van den Bosch. — Un délégué des organismes politiques Radio-Catholique, RESEF et Solidra. — MM. Marcel Antoine, de Radio-Schaerbeek, Faustus, de Radio-Conférence, Lucas, de Radio-Châtelineau.

Mercredi 1^{er} novembre (Toussaint)

PAS DE SEANCE.

Mercredi 8 novembre, à 20 h. 30

Grand débat sur LES ORATEURS POLITIQUES DEVANT LA JUSTICE

Mercredi 15 novembre, à 20 h. 30

A l'occasion de la Semaine du Cinéma Débat sur GRANDEUR ET DECADENCE DU CINEMA.

Mercredi 22 novembre, à 20 h. 30

Le docteur Piere VACHET sur LE CRIME DE VIOLETTE NOZIERE. LE MEURTRE D'OSCAR DUFRENNE

Mercredi 29 novembre, à 20 h. 30

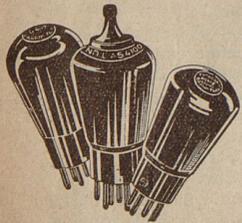
Le docteur VIGDORTCHIK LE SECRET DES BELLES VOIX Réponse aux théories du docteur WICART

Avis aux abonnés

TOUS LES ABONNES AYANT RENOUVELE LEUR ABONNEMENT SONT INVITES A RETIRER LEUR CARTE AU CONTROLE AVANT LA SEANCE.

D'AUTRE PART LES NOUVEAUX ABONNEMENTS POURRONT ETRE NOTES EGALEMENT AU CONTROLE AVANT LA SEANCE ET SONT VALABLES IMMEDIATEMENT.

Abonnez-vous sans tarder LE PRIX DE L'ABONNEMENT EST DE 75 FRANCS POUR TOUTE LA SAISON 1933-34 QUI COMPORTERA 30 A 35 DEBATS.



TUNGSRAM

A.H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL